

Réflexion théologique du Père Molinié, o.p., à partir de la méditation des Ecrits de Van

De la liberté des enfants de Dieu
Et du mystère de l'Amour
et de la pauvreté

Père Molinié

5/4/1997

« Notre prière n'est pas faite pour changer la volonté de Dieu, mais pour l'accomplir »

Marcel Van... Ste Thérèse... Père Molinié... Une étude qui devrait bouleverser plus d'un chrétien dans ses bases, en replaçant la liberté de l'Homme, voulue par Dieu, face à notre entendement et à notre pouvoir surpuissant de dire « Oui ! » et de dire « Non ! », et de changer des prophéties certaines. Une vision, ou une prophétie, font abstraction de l'avenir encore accordé à notre liberté, et de la manière dont en userait notre liberté après la révélation.

"Telle catastrophe aura lieu à tel moment. Fuyons... ou cessons de la provoquer" ([prophétie comminatoire](#))

« L'impossible, et surtout l'impossible, nous est possible »
(Jean Manaus)

Réflexion théologique du Père Molinié,
O.P.

à partir de la méditation des Ecrits de Marcel Van (05-04-1997)

SOMMAIRE

[Introduction](#)

[VAN](#)

[- I -](#)

[II](#)

[III](#)

[- IV -](#)

[Van : Alors, tu ne veux même pas que je t'aime plus que mes frères ?](#)

[Van : Alors, pourquoi ne pas manifester ton amour à une âme qui t'aime davantage?](#)

[- V -](#)

[- VI -](#)

[Van : Ainsi, il n'y aurait donc actuellement aucun enfant dans les limbes?](#)

[- VII -](#)

[Déposition pour le procès de Van](#)

[Remarques complémentaires](#)

[- I -](#)

[- II -](#)

[- III -](#)

[- IV -](#)

[Thérèse dit ailleu](#)

[le péché orig](#)



octobre 2009 :

« Ma Vocation, c'est l'amour ! »
Sainte Thérèse de L'Enfant Jésus et de la Sainte Face.

j'ai remis en forme, illustré et commenté ce texte¹, retrouvé sur



RACINES
Créé en

CHRÉTIENNES
2001, dernière

mise à jour : 02/11/04
webmaster@carcajou.org

Examen théologique des écrits publiés de Marcel Van, par le Père Marie-Dominique Molinié, dominicain français de la Province de France, spécialiste de Sainte Thérèse

25-05-1995 : Ayant lu attentivement les livres "L'Amour ne peut mourir" (Vie de Marcel Van), "L'Amour me connaît" (Ecrits spirituels de Marcel Van), "L'enfant de l'aurore" (Correspondances de Marcel Van), et sans prétendre anticiper en rien le jugement officiel de l'Eglise à laquelle je sou mets filialement et sans réserve mon jugement personnel, j'atteste devant Dieu et devant la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine n'y avoir trouvé absolument rien de contraire à la Foi Catholique ou à la Doctrine de l'Eglise. Et ceci en matière autant de dogme que de morale.

Certes, l'ensemble des textes, dont le style manifeste une simplicité et une spontanéité caractéristique de son coeur d'enfant, font preuve d'une extrême audace dans la ligne de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dont Van a été le disciple. Mais précisément, cette audace même a déjà été canonisée à travers la personne de Thérèse. Et chaque fois qu'elle apparaît avec une force particulière dans les écrits de Van, il suffit de l'interpréter dans la perspective de la voie d'enfance pour qu'elle prenne un sens conforme à la grande tradition de l'Eglise.

Par exemple, quand le Christ est présenté par Van comme affirmant que "Jamais le péché n'offense son amour", la correction vient aussitôt "Il n'y a absolument rien qui n'offense mon amour, si ce n'est le manque de confiance dans mon amour" (L'Amour me connaît, p. 29). Il est clair que le péché offense l'amour de Dieu dans la mesure où il se dérobe à la foi qui justifie, plus précisément à la confiance venant de la charité.

D'autre part, à une époque où beaucoup refusent de croire à l'enfer ou ont tendance à le vider entièrement, les écrits de Van portent le témoignage

¹ Le nombre de pages du document (33) n'est pas dû au hasard, ni le nombre d'heures que j'ai passé à le réaliser (33)

d'une fidélité imperturbable à la grande tradition de l'Eglise sur ce point, qui engage l'amour infini de Dieu pour la liberté créée.

De même, au sujet du baptême dont la nécessité de salut a toujours été proclamée, la doctrine de Van reste très fidèle sur ce point à celle de l'Eglise. Celle-ci a toujours reconnu l'existence d'un baptême de désir qui ne dispense nullement d'administrer le baptême sacramentel quand c'est possible, ceci en dépit des tendances actuelles. La doctrine de Van s'inscrit dans cette perspective en insérant ce baptême dans le désir de l'Eglise universelle, plus profond, plus vaste et plus efficace, ouvrant ainsi la porte à de grands espoirs au sujet des enfants morts sans baptême, sans dispenser davantage d'administrer le baptême sacramentel.

Là encore, Van trouve le moyen, dans une totale soumission au jugement de son Père spirituel, le Père Antonio Boucher, de concilier le radicalisme de la tradition catholique avec la folie de l'espérance chrétienne et thérésienne, qu'aucune doctrine explicitement définie par le Magistère n'interdit.

Tout au plus, une expression comme Marie "Mère du démon" (cf L'Amour me connaît, pp. 145-146) peut choquer certains théologiens, mais elle mérite d'être entendue au conditionnel : l'amour maternel de Marie s'étendrait au démon s'il était possible qu'il se convertisse. Ainsi comprise, cette phrase n'a rien de choquant, car "*le Père céleste fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, sur les bons et sur les méchants*", il est le Père de toute la création... y compris des damnés qui refusent de reconnaître cette paternité.

De telles mises au point sont toujours faciles à faire dès qu'on lit les écrits de Van dans l'optique de Thérèse de l'Enfant-Jésus. La lecture attentive de ces écrits me permet d'affirmer qu'on y trouve, dans la prolongation du message de Thérèse, un enseignement dont la justesse et la profondeur théologique sont d'autant plus surprenantes chez un jeune dont les études n'ont pas été très poussées. C'est pourquoi je pense que ces textes pourront être une nourriture spirituelle et doctrinale utile à tout le peuple chrétien.

P.Marie-Dominique Molinié, o.p.



[Conférences sur eXultet](#)

08-12-1995: Editorial du bulletin N°5, pour la Cause de Béatification du Frère Marcel Van, publié par " Les Amis de Van " paru en mars 1996

Selon une distinction grossière qu'il conviendrait de nuancer, il y a deux sortes de petites âmes :

- celles qui ne deviendront pas de grands saints et peuvent rester longtemps imparfaites, mais finiront par mourir d'amour selon le martyre évoqué par Thérèse dans sa consécration ;
- celles au contraire qui deviendront grandes .

Thérèse en est un exemple et Van lui-même, qui fut "un très grand saint, un enfant martyr...et un grand théologien ", selon la parole du Christ : « *Je te loue, Père, d'avoir caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de les avoir révélées aux petits. Oui, je te loue de l'avoir décidé ainsi dans ton bon plaisir* » . (Matthieu 11-25 à 30 ; Luc 9-21 à 24)

Le premier théologien de l'histoire chrétienne est Jésus Lui-même à 12 ans, bousculant les Docteurs de la Loi . C'est dans le sillage de cette théologie des petits, dont Thérèse est le Docteur pour notre siècle, que j'ai toujours voulu situer ma propre recherche . J'ai trouvé alors chez Van une lumière éblouissante qui m'a rempli de joie, et dans laquelle je me suis engouffré . Il a su poser les " vraies questions ", les plus difficiles et les plus dangereuses, celles que les enfants posent spontanément dans leur candeur implacable .

Ces questions risquent d'entraîner notre intelligence présomptueuse dans un naufrage qui peut aller jusqu'à la folie, s'il ne débouche pas dans l'adoration où le petit enfant envoyé à Saint Augustin, et qui était un Ange, l'a invité à se plonger à propos du mystère de la Sainte Trinité .

Ainsi Van demande-t-il intrépidement à Jésus et à Marie si le démon pourrait se convertir un jour, problème crucial qui balayerait tous les autres si on pouvait lui trouver une réponse confortable . Mais il ne comporte pas de réponse confortable, et je me suis jeté à la suite de Van dans les abîmes où cette méditation nous entraîne, abîmes qui sont la clé des drames enveloppant la condition humaine.

De même, Thérèse était-elle tourmentée à l'extrême par la question du salut des petits enfants morts sans baptême, torturée de les croire exclus du royaume des Cieux selon le catéchisme qu'on lui enseignait, coupés du Coeur du Christ dont elle n'admettait pas qu'il puisse se désintéresser d'eux . Jésus propose à Van une réponse très audacieuse qui, comme toutes les grandes lumières, soulève plus de questions qu'elle n'en résout - refusant là encore à notre intelligence le confort qu'elle réclame toujours .

Je pourrais multiplier les exemples. Je m'arrête pour faire court, et signaler seulement la présence irremplaçable, merveilleuse, fraternelle, de Van dans ma pauvre vie de théologien . C'est à son école que je veux me mettre, comme à celle de Thérèse, pour la proposer aux sages et aux intelligents...

P. Marie-Dominique Molinié, o.p.

VAN

- I -

" Plus tard, au Ciel, on sera certainement bien surpris de voir au rang des saints et des saintes un grand nombre d'âmes que l'on croyait damnées...

" L'amour aime infiniment, il est infiniment juste. Il suffit d'un simple regard de confiance jeté sur moi pour arracher les âmes pécheresses des griffes du démon. Même si une âme se trouvait déjà à la porte de l'enfer, attendant de pousser son dernier soupir pour y tomber; si dans ce dernier soupir il y avait un tout petit peu de confiance en mon amour infini, cela serait encore suffisant pour que mon amour attire cette âme dans les bras de la Trinité; c'est pourquoi je dis qu'il peut être très facile pour les hommes de monter au ciel, tandis qu'il peut leur être très difficile, et même infiniment difficile, de tomber en enfer. Car jamais l'amour ne peut souffrir qu'une âme se perde si facilement.

" Cependant, petit frère, ces paroles ne doivent pas être manifestées à toutes les âmes indistinctement; il faut le faire avec prudence, de peur que certaines âmes, sachant cela, ne deviennent endurcies... et en viennent ensuite sciemment à n'avoir plus confiance en moi, et à perdre enfin toute confiance. "

(Marie-Michel, L'amour me connaît, Ecrits spirituels de Marcel Van, Fayard, p.26).

Tout ce que Dieu dit a pour but de produire l'étincelle de l'amour dans le cœur de l'homme. En parlant à Van, le Christ veut écarter la crainte et le découragement susceptibles de diminuer la confiance sans laquelle il n'y a pas d'amour. Mais ce discours peut être interprété de manière à endormir la crainte et le tremblement de l'amour même, diminuant dès lors son éclat au point d'aboutir à un endurcissement confortable.

Le Christ met Van en garde contre cette interprétation. Dire qu'il peut être difficile de tomber en enfer ne signifie nullement que l'enfer soit vide, ni même qu'on puisse l'espérer: la dureté de Satan n'a pas peur de la difficulté, et les hommes qui l'écoutent peuvent atteindre à l'héroïsme dont je parle dans la Note sur le péché de l'Ange. Les horreurs du monde s'expliquent ainsi, et c'est une lâcheté de fermer les yeux sur leur gravité infernale.

L'espoir d'un enfer vide ne peut donc s'exprimer que sous la forme d'une interrogation, celle de Saint Dominique: " *Que deviendront les pécheurs ? Seront-ils damnés ? Certains ne seront-ils pas sauvés ? Le plus grand nombre peut-être ? Pourquoi pas tous ? Ne peut-on espérer cela ou demander cela ?* " Ainsi formulées, cette prière et cette espérance sont très orthodoxes, mais elles cessent de l'être sitôt que l'on adopte le style déclaratif de Balthazar : " *On peut espérer que tous soient sauvés* ". En dehors de l'interrogation gémissante de Saint Dominique, la formulation d'une telle espérance devient hérétique.

Le Christ Lui-même fut habité par cette interrogation angoissée : " *Le Fils de l'homme, quand il reviendra, trouvera-t-il encore la foi sur la terre ?* " Cette question fait partie de la Révélation, elle ne s'éteindra pas avant la fin du monde : toutes les lumières qui viendront ne pourront que la stimuler, non y répondre.

La science de vision du Christ n'est pas la Science divine. Même en lui accordant les privilèges que Saint Thomas lui donne, l'avenir reste pour le Christ à venir, à la différence de la science divine pour qui l'avenir est présent. A l'Agonie, le Christ n'a pas de la Parousie la connaissance existentielle que Dieu en a : cette connaissance est à venir comme la Parousie elle-même, car le Christ reste dans le temps.

Je ne suis pas sûr en conséquence que la connaissance du Christ à l'Agonie et pendant les jours de sa vie mortelle soit aussi complète qu'elle le sera au jour du Jugement dernier. Je ne vois pas pourquoi elle n'augmenterait pas le jour de l'Ascension, quand il prend possession du Royaume. Même alors, il peut encore ignorer des événements qu'il connaîtra au fur et à mesure du

déroulement du temps et de l'exercice de son pouvoir judiciaire. Et même à supposer qu'il connaisse tout à ce moment-là, y compris le jour et l'heure du Jugement, je ne vois pas d'inconvénient à lui prêter l'ignorance de ce même jour pendant le temps de sa vie mortelle, quand il dit " *le Fils lui-même ne le sait pas* ".

Dans ces conditions, quand le Christ dit : " *Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus* ", je ne crois pas que cela se réfère à la science qu'Il aura le jour du Jugement dernier, ni même à celle qu'il acquiert au cours du temps à mesure que les âmes arrivent au Ciel ou sont réprochées. Certes il a eu dès l'Agonie une connaissance très profonde de l'avenir, il a vu les élus et les réprochés avec beaucoup de détails, mais ce n'est pas, encore une fois, la science parfaite de la Parousie.

Quand donc il dit " *Il y a peu d'élus* ", cela peut concerner, il me semble, les saints qui entrent au Ciel sans traverser le Purgatoire, et qui effectivement sont en petit nombre. Il n'est pas du tout certain que le Christ ait contemplé à ce moment la multitude des âmes sauvées au dernier moment par un miracle de la Miséricorde, et qui feront pour la plupart un long Purgatoire. Certes on peut dire que ces âmes sont élues, mais dans un sens beaucoup moins parfait que les saints et les martyrs.

En prononçant cette phrase, Jésus a pu contempler les élus qui accueilleront pleinement la Parole de Dieu, la bonne terre qui produit trente, soixante ou cent pour un, dont le petit nombre accablait Thérèse de l'Enfant-Jésus, le Curé d'Ars, et finalement tous les saints : cela ne préjuge pas du nombre des élus au jour du Jugement.

A leur sujet, le Christ lui-même reste dans l'interrogation qu'il exprime en disant " *Le Fils de l'homme trouvera-t-il encore la foi en revenant sur la terre ?* " Cette interrogation est le nerf de l'espérance " *Que deviendront les pécheurs? Qui sait... ?* "

Je peux prier pour le salut de tous les hommes, même si je sais que certains, voire un grand nombre, seront damnés : ce salut est objet d'espérance et de supplication, ma liberté a un pouvoir dans ce domaine. Mais elle n'a aucun pouvoir sur la Révélation elle-même : elle peut la recevoir en hésitant peut-être, non en espérant qu'elle soit différente.

L'Eglise a toujours pensé que certains humains sont réprochés - peut-être un grand nombre. Si l'on a des doutes à ce sujet, il faut se mettre à l'écoute de son enseignement, mais on ne peut pas espérer ni demander qu'il soit différent : ce n'est pas au pouvoir de notre prière. On ne peut ni espérer ni demander que l'enfer soit vide, parce que c'est affaire de dogme, et que là il faut simplement écouter.

Je peux espérer et prier pour tous les hommes, même si l'Eglise enseigne que l'enfer n'est pas vide: mais je ne peux pas demander, fût-ce à titre d'espérance, que cet enseignement soit différent. La révélation me présente l'enfer et des réprochés. Je peux espérer qu'il y en ait peu de par la Miséricorde de Dieu, et prier dans ce sens à condition de respecter le dogme.

Même quand il s'agit du salut individuel, la certitude de l'espérance est affective : c'est la certitude que la confiance ne trompe pas. Elle n'évacue pas toute crainte ni interrogation au sujet de notre salut. Les protestants ont voulu évacuer cette crainte et cette interrogation, et transformer la certitude de l'espérance en certitude de foi, laquelle est en effet spéculative ou dogmatique, non plus affective ni interrogeante (d'où les affres de ceux qui échouent dans cette entreprise insensée : notre salut est objet d'espérance, non de foi).

C'est encore plus vrai bien entendu quand il s'agit d'espérer pour les autres, car nous ne sommes pas maîtres de leur confiance. Espérer que l'enfer soit vide ne peut être qu'une très folle interrogation (" *ne pourriez-vous pas, mon Dieu ?* "). Affirmer comme Balthazar une telle espérance, c'est endormir l'interrogation douloureuse provoquée par le spectacle de la masse qu'on a tant reproché à Saint Augustin d'appeler " *une masse de perdition* "... excès contraire à celui de Balthazar, mais expression très interrogative chez Saint Augustin aussi - l'interrogation même de Saint Dominique: " *Que deviendra cette masse de perdition?* "

La question du grand ou du petit nombre des élus tient à la moelle du dogme: la révélation en reçoit une coloration inévitable. C'est clair Sommaire le petit nombre des élus, ou carrément le grand nombre, ou mieux encore, que l'enfer est vide.

La Révélation ne peut pas être la même dans les trois cas. Mais elle n'est pas non plus la même si on se contente de dire que l'on ne sait pas, que l'Eglise ne tranche pas, que tout est possible. Car on ne le dira jamais sans pencher d'un côté ou de l'autre - soit l'angoisse du petit nombre, soit la sécurité facilement endurcie du grand nombre (que Jésus redoute quand il conseille à Van d'être prudent)... soit une attitude plus subtile et profonde qui me paraît de toute évidence celle de l'Eglise, et qu'il est par conséquent important de dégager.

Si on pouvait dire en toute certitude qu'il n'y a aucun damné, cela justifierait une prédication, une pastorale et une vie chrétienne très différentes de celle impliquée par l'existence d'un seul réprouvé (quelle que soit la longueur et la rigueur du Purgatoire). Donc il est clair que la question est importante pour l'Eglise. Il est clair aussi qu'en fait tout le monde prend position sur cette question, dans sa vie, ses discours ou sa prédication. Il est impossible de lui échapper, tout le monde y répond secrètement, même si la réponse varie selon les jours et reste enfouie dans l'inconscient.

Tout le comportement et la prédication de l'Eglise depuis le début, aussi bien le Magistère que les saints, les Pères, le peuple chrétien dans sa conscience collective la plus grossière et la plus pécheresse (sans parler, bien entendu, de l'Ecriture), écarte l'éventualité d'un enfer vide. Elle écarte donc aussi la thèse qui s'y ramène selon laquelle il serait bon de craindre l'enfer, que Dieu nous fait peur pour nous faire du bien, mais que dans le secret de son Conseil nous n'avons rien à craindre, parce que nous serons tous sauvés: enveloppée de toutes les restrictions qu'on voudra, cette thèse revient à dire que Dieu nous fait peur pour rire.

Elle ne dit pas que Dieu nous aime pour rire, que le danger de se perdre n'est pas réel. Elle dit seulement que, compte tenu de la Miséricorde et de la Rédemption, il n'y a rien à craindre en fait, même s'il vaut mieux ne pas le dire, et même si un Purgatoire géologiquement long attend les pécheurs. Ainsi, Dieu nous menace pour rire d'un enfer éternel, on n'échappera pas à cela. Jamais l'Eglise ne saurait admettre une telle thèse, c'est pourquoi elle a condamné l'Apocastase vue par Origène, où le démon lui-même se convertit à la fin.

L'Eglise pourrait enseigner que l'enfer est certainement vide, ou peut-être vide mais elle n'accepte pas de le dire, et on n'a pas le droit de l'enseigner. Quant au nombre des élus, elle ne veut éteindre ni l'espérance du grand nombre, ni la crainte du petit nombre. Elle nous enseigne ainsi la volonté de Dieu sur la façon dont nous devons comprendre et vivre l'Evangile.

Il est remarquable en effet que Dieu lui-même ne puisse pas révéler à quelqu'un son destin éternel sans modifier son comportement. Par exemple, le châtiment annoncé aux habitants de Ninive n'aurait pas eu la même force si Dieu l'avait présenté comme une simple menace: cette proclamation n'était ni un mensonge ni une erreur, elle respectait seulement leur liberté. Autre exemple éloquent: " Avant que le coq n'ait chanté, tu me renieras trois fois ". Si Pierre avait reçu cette révélation à l'indicatif, il se serait effondré en suppliant Jésus, et eût évité cette catastrophe comme les habitants de Ninive: la prédiction s'est réalisée parce qu'il l'a reçue au conditionnel et contestée (" J'espère bien que cela n'arrivera pas ! "). Sa présomption a confirmé la révélation du Christ.

Toutes ces révélations ont donc l'effet qu'elle peuvent et doivent avoir dans la mesure où elles sont reçues à l'indicatif, non au conditionnel. Le plus petit doute empêche de réagir comme on le doit. Parce que tel jeune homme du Curé d'Ars s'est vu damné, il s'est converti: la moindre atténuation aurait tout perdu. S'il avait fait comme Pierre (" je saurai bien éviter cela, la Miséricorde est infinie ", etc.), il se serait effectivement damné.

Les théologiens s'en tirent avec la notion de " *prophétie comminatoire* ", mais il faut bien voir que nous frôlons ici des paradoxes graves. Car cette " menace " n'est pas présentée à Jonas et à Ninive comme conditionnelle (" Si vous ne vous convertissez pas "), mais comme une révélation à l'indicatif " *Encore quarante jours et Ninive sera détruite* ". Au cœur humain de se débrouiller, sous la motion du Saint-Esprit, pour réagir selon la spontanéité naturelle de la liberté: " *Telle catastrophe aura lieu à telle heure, fuyons... ou cessons de la provoquer* ".

Cette réaction est naturelle et les cœurs s'ouvrent : " *Dieu va nous punir, appelons au secours, faisons pénitence* ", etc. Seuls les sophistes et les professeurs s'y perdront en argumentant: puisque c'est révélé, désespérons tranquillement, si j'ose dire. Tout comme nos modernes à l'opposé : l'enfer est vide, endurcissons-nous tranquillement... ce que Jésus redoute précisément de provoquer par ses promesses consolantes, si Van les répercute imprudemment.

Les cœurs simples comme Bernadette savent bien qu'il ne faut pas s'endormir dans une sécurité trompeuse, pas plus que les habitants de Ninive ne sont tombés dans le piège du désespoir mortel, non moins trompeur, provoqué par une révélation solennelle de leur destruction.

De même le jeune homme du Curé d'Ars aurait pu s'enfoncer dans le désespoir en s'appuyant sur la parole de celui-ci - contre l'intention évidente du Saint Curé, qui ne pouvait manquer d'accueillir à bras ouverts le pécheur repentant, même après l'avoir vu damné.

Cette vision avait pourtant sa vérité, qui n'était pas seulement conditionnelle. C'était bien la conclusion normale, la sanction réelle de l'état de cette âme, telle que le Curé d'Ars l'avait vue à l'instant de la confession : ce n'était pas une menace, mais une vision prophétique sur l'endurcissement dans le péché mortel, avec son aboutissement éternel déjà inscrit dans la liberté du pécheur. Mais ce n'était pas la vision du jugement particulier : elle faisait abstraction de l'avenir accordé encore à ce jeune homme, et de la manière dont en userait sa liberté après la révélation de son état.

Cet état n'était pas conditionnel. Ce qui était conditionnel au contraire, et terriblement conditionnel, c'était sa conversion. Mais si cette éventualité avait été nulle, Dieu n'aurait pas demandé au Curé d'Ars de le révéler au jeune homme. Il l'aurait dévoilé à l'heure du jugement, pour la raison que j'ai dite: il est impossible qu'une révélation n'ait pas un impact sur une liberté en exercice, laquelle peut se laisser bouleverser, déchirer, mettre aux abois... et se convertir - ou repousser ce bouleversement, et s'endurcir davantage.

Ainsi, la révélation la plus ferme et la plus solennelle offre toujours une chance de conversion ou de perversion. Quand Dieu révèle à quelqu'un son salut ou sa perte éternelle, cela ne peut être irrévocable que si sa liberté est déjà fixée par la mort. Tous ceux qui reçoivent une telle révélation ici-bas l'interprètent spontanément comme une invitation à se convertir... ou rester fidèle (voir la réaction de Bernadette à qui la Ste Vierge avait promis le Salut, " Si je fais le bien ! ", ajoutait-elle violemment).

C'est devant un châtiment présenté à l'indicatif que les habitants de Ninive ont réagi en se convertissant: révélé au conditionnel (" *Si vous continuez comme cela* ", etc.), il n'aurait pas eu la même efficacité pour provoquer le mouvement que seule une révélation sans nuances pouvait provoquer. Cet indicatif n'est donc pas un mensonge, il s'oppose au conditionnel dans la mesure maximale compatible avec une liberté en exercice. C'est autre chose que l'indicatif irrévocable présenté à une liberté fixée, mais c'est également autre chose qu'un conditionnel.

On voit donc que toutes ces révélations ont de l'effet dans la mesure où elles sont reçues comme indicatives, non comme conditionnelles. La moindre atténuation dans la force de cet indicatif empêche précisément de réagir comme on le doit face à la révélation la plus catégorique. Parce que le jeune homme du Curé d'Ars s'est vu damné, il s'est converti : une simple menace n'aurait pas obtenu ce fruit.

Quand Dieu fait une révélation sur ce qui ne dépend pas de notre liberté, mais de celle des autres, la situation est plus difficile à analyser.

Si Dieu me révèle la réprobation de quelqu'un, et à supposer que cette révélation soit authentique (comme celle de Josefa Menendez voyant des religieux en enfer, par exemple), je ne peux ni prier ni espérer pour cette âme, tout simplement parce que sa liberté est fixée, et que Dieu est censé me le révéler.

" O âmes pécheresses, la seule chose que je vous demande, et qui suffit pour que je vous presse sur mon cœur débordant d'amour, c'est que vous croyiez vraiment que l'amour vous aime infiniment. Croyez-vous que j'ignore combien vous êtes misérables? Même si votre misère est infinie, vous devez quand même croire que mes mérites sont aussi infinis et infinis. Même si vos péchés vous ont mérité l'enfer un nombre infini de fois, vous ne devez pas pour autant perdre confiance en mon amour... Mais hélas! le malheur est que les hommes n'ont pas confiance en mon amour. Oh! le péché! le péché! Jamais le péché n'offense mon amour, il n'y a absolument rien qui offense mon amour, si ce n'est le manque de confiance en mon amour.. " - (L'amour me connaît..., p.29)

Ce texte lance aux théologiens un défi d'autant plus redoutable qu'ils n'ont pas le droit de l'esquiver, sous quelque prétexte que ce soit. Or ils l'esquivent de multiples manières, et je crois devoir examiner d'abord ces esquives, pour montrer comment elles sont incompatibles avec le mystère même de la Prédication.

La première consiste à dire que ce texte est faux, tout simplement, et qu'il constitue une hérésie parfaitement inacceptable: "*Jamais le péché n'offense mon amour*", qui peut oser dire cela dans l'Eglise ?

Aujourd'hui on ne tient plus guère ce genre de discours, si ce n'est peut-être chez les intégristes, mais il faut le regarder en face (ne fût-ce que pour mieux comprendre le discours opposé qui s'impose partout, selon lequel le péché n'a aucune gravité, aucune consistance et finalement aucune signification). Quand Jésus dit que le péché n'offense pas son amour, il soulève ou plutôt il ranime une question qui ne date pas du jansénisme ou du protestantisme, ni même de Saint Augustin, mais de Saint Paul lui-même, quand il oppose la foi et les œuvres. C'est justement parce que la doctrine de Saint Paul lance un défi à la conscience humaine, au pharisaïsme qui nous guette toujours (spécialement les prêcheurs et les théologiens), que nul ne peut prétendre faire l'économie de ces questions difficiles à l'aide de quelques formules hâtives et sommaires du genre " le péché est toujours une offense à Dieu ".

Depuis le Christ et Saint Paul, l'Eglise se bat autour de ces abîmes toujours actuels : Luther et Thérèse de l'Enfant-Jésus les ont abordés chacun à sa manière. Il n'existe aucun auteur spirituel ni prédicateur qui en fasse l'économie, même s'il ne l'avoue pas. Julien Green écrit dans son Journal : "*Prends le confessionnal, dit Anus à Pélage. Moi, je me charge du catéchisme*". En prêtant une telle phrase à ces deux hérétiques pour définir l'Eglise de 1964, Julien Green montre bien que ces questions et ces hérésies ne sont pas éteintes, et qu'elles ne le seront jamais.

C'est alors une autre esquive, et combien fréquente, de s'autoriser de cela pour ne pas affronter les dites questions, puisqu'elles ne seront jamais résolues. Malheureusement, dire qu'elles ne seront pas résolues ne signifie pas qu'on puisse vivre sans les affronter : à chaque instant au contraire, on est obligé de prendre parti, de pencher plus ou moins dans un sens ou dans l'autre, et ce n'est jamais inoffensif. De même qu'on n'est jamais neutre par rapport à Dieu, on n'est jamais neutre par rapport à ces questions. Quand on proclame sa neutralité, c'est qu'on veut s'enfermer dans l'équilibre qu'on croit le meilleur sans accepter de le remettre en cause.

Donc, la question se pose depuis toujours, et elle est très grave. Nous sommes des pécheurs sur le chemin de la perdition, comment sommes-nous sauvés ? Est-ce en évitant de pécher, c'est-à-dire par les œuvres ? Non, répond Saint Paul, mais par la foi. C'est exactement ce que Jésus dit à Van.

Seulement Jésus dit que le péché n'offense pas son amour, ce que Saint Paul ni même Luther ne semblent dire : "*Pèche fortement, crois plus fortement encore*" ne signifie nullement que le péché ne soit pas une offense. Bien au contraire, aux yeux de Luther l'offense demeure avec le péché, qui simplement n'est pas imputé mais recouvert par les plaies du Christ comme par un voile, grâce à la foi...

Thérèse et Van disent tout autre chose, en affirmant que certaines fautes n'offensent pas Dieu (ou ne le blessent pas, ou ne lui font pas de peine, ce qui revient au même). Ils suggèrent en somme qu'il y a plusieurs manières de pécher, selon qu'au sein du péché on garde ou non confiance dans l'amour de Dieu: l'hérésie qui pointe ici serait plutôt le quiétisme, et Thérèse en avait bien conscience.

Soit, ce danger existe, mais on ne s'en débarrassera pas en refusant d'examiner la question, je le répète. Car le quiétisme ne peut pas être isolé de l'immense rumination inaugurée par Saint Paul,

et déjà le Christ, lorsqu'ils affrontaient les Pharisiens à propos du péché et de la justification (" *Je ne suis pas venu appeler les justes* "). Cette rumination est indissociable du mystère de la Prédication: ce qui s'est passé dans l'Eglise pendant deux mille ans autour de ce sujet doit nous aider à mieux le comprendre, non à nous en détourner.

La confiance est le fruit le plus précieux de l'amour. Ce fruit peut être offert par des pécheurs qui continuent à pécher - non sans combat bien entendu, mais un combat bien différent de celui qui consisterait à éviter le péché purement et simplement.

Donner sa confiance malgré son péché suffit pour être sauvé au dernier moment. Si on continue à vivre, cela entraîne évidemment une lutte, mais qui consiste à ne jamais désespérer, ni d'ailleurs à s'excuser en atténuant la gravité des fautes. Sur cette base on se relève 77 fois 7 fois, en commençant toujours par offrir la confiance au sein du péché : premier désaveu, le plus précieux, le seul, en un sens (le ferme propos est impliqué dedans).

Toute lutte s'appuyant sur une confiance moins pauvre et moins pure, une confiance pélagienne ou découragée, est à la fois moins efficace et surtout moins agréable au Cœur de Jésus. En ce sens le péché " n'offense pas l'amour ", si ce n'est dans la mesure où il contrecarre cette confiance... qui bien entendu déteste le péché.

De ce point de vue, les péchés ne sont pas jugés selon leur gravité théorique, mais selon qu'ils contrarient plus ou moins la confiance dont nous parlons, dans sa profondeur et sa pureté. Le moindre entêtement orgueilleux et véniel est plus nocif qu'un péché mortel dont on se relève vite, etc.: Jésus proclame ici une autre échelle des valeurs.

Pour affronter une telle parole, il faut croire non seulement au péché mais à l'enfer, selon ce que nous avons vu au sujet du nombre des élus. Alors on peut la regarder en face, car elle rejoint tout simplement le sel de l'Evangile et de la prédication de Paul : " *Là où le péché abonde, la grâce surabonde* ". Tout cela prend un sens extraordinaire, explosif, surabondant de joie, quand on croit au péché avec son issue qui est l'enfer: tout perd son sel dès qu'on n'y croit plus.

Il s'agit en somme de sauver la vraie confiance de ses deux ennemis mortels : le désespoir et la présomption. Si quelqu'un parvient à éviter ce double écueil, il est assuré du salut, voire de la sainteté, quels que soient ses péchés par ailleurs : tel est au fond le sens de la parole étonnante du Christ à Van.

Je n'ai rien de plus à dire ici, si ce n'est l'ensemble de ce que j'ai pu écrire à ce sujet depuis trente ans, animé par le désir d'offrir la lumière thérésienne (qui est aussi celle de Grignon de Montfort, de Marie et du Saint-Esprit) aux âmes acceptant d'affronter ce drame : " Les soldats combattront, et Dieu donnera victoire " à ceux qui auront le courage d'avoir peur de l'enfer, et l'humilité de se jeter dans le Cœur de Jésus.

- III -

" A propos, ô Mère, il y a un instant je désirais ardemment que Lucifer te reconnaisse pour sa Mère. Voici ce que je lui ai dit; mais je ne sais s'il a pris la peine de m'écouter. O Mère, tu permets que je te raconte cela n'est-ce pas? Je t'aime beaucoup et bien qu'actuellement je ne goûte aucune consolation, je crois que je suis toujours dans tes bras et j'en ressens une grande paix.

" O Mère, voici donc ce que j'ai dit à Lucifer : "Lucifer, je sais que, en vérité, ma Mère a plus de pitié pour toi qu'elle n'en a pour moi. A supposer que je sois moi-même un démon encore plus malheureux que toi et qu'il me soit possible de tenter, je te proposerais de reconnaître Marie pour ta Mère...

" Lucifer, j 'envie beaucoup la pitié que ma Mère a pour toi. Sache bien que plus ton malheur est grand par rapport au mien, plus ma Mère aura pitié de toi.

" Marie reste ta mère, même si tu ne veux pas la reconnaître comme telle. Lucifer, que crains-tu encore? Tu n'aurais qu'à dire ces quelques mots: "Je reconnais que Marie est ma véritable Mère." Rien que cela et ma Mère aurait immédiatement pitié de toi. Et ensuite, dans le Ciel, elle t'aimerait plus qu'elle ne m'aime moi-même. Il n'y a pas de mère comparable à notre véritable Mère. Pourquoi ne la reconnais-tu pas comme ta Mère, alors que je la reconnais comme étant la mienne? C'est bien dommage. Et quelle honte peut-il y avoir à se reconnaître enfant de Marie? Tu es maintenant noir comme le charbon et pourtant, si tu faisais le moindre signe attestant que tu reconnais Marie comme étant ta Mère, cela suffirait pour que Marie te donne son amour et te rende resplendissant comme un ange.... Mais, hélas, hélas, Lucifer, Si cela était possible... Si la prière était capable de briser la dureté de ton cœur, je préférerais rester sur cette misérable terre et prier pour toi jusqu'à la fin du monde, afin que tu reconnaisse Marie pour ta véritable Mère. Oui, je préférerais vivre sans jouir de la vision de mon Père et de ma Mère du Ciel afin de prier pour que tu reconnaisse Marie pour ta vraie Mère... "

" O Marie, je t'aime tant: je désire que tous te reconnaissent comme leur Mère, sans même en excepter le démon. O ma Mère, est-ce que jamais le démon consentira à te reconnaître comme sa Mère? Probablement jamais. Alors pourquoi lui gardes-tu toujours ta pitié, une pitié plus grande que celle que tu as pour moi? Assez, ô Mère, porte sur moi cette pitié...

" Suppose qu'il me faille aller en enfer pour exhorter Lucifer à te reconnaître pour Mère, j'y consentirais encore volontiers mais il est probable que j'en mourrais car je devrais y entendre des blasphèmes contre mon Père et ma Mère du Ciel. Si les damnés en enfer te reconnaissaient pour Mère, quel bonheur! A ce moment-là, il serait préférable qu'il n'y ait plus personne qui tombe en enfer.

" O Mère, comment se fait-il qu'en écrivant les lignes qui précèdent, ma main tremblait ainsi ? Es-tu contente de ce que j'ai écrit ? A mon avis, dans tout ce que je fais il n'y a rien qui puisse te déplaire. C'est probablement le démon qui m'importunait pour m'empêcher de dire du mal de lui. N'est-ce pas, o Mère ? Mais il aura beau faire tout ce qu'il voudra, je crois toujours fermement que la miséricorde divine, de même que la tienne, ne cesse d'attendre Lucifer. Et par là le monde pourra reconnaître que la miséricorde de Dieu est sans limite, et quand il sera plongé dans cet océan d'amour, il verra qu'il est infini. Ainsi donc ô Marie, ma Mère, je suis déjà plongé dans cet océan d'amour et rien n'est plus capable de m'en tirer, même les efforts de cent mille mondes n'y arriveraient pas. Bien plus, Dieu lui-même ne pourrait réussir à me jeter hors de cet océan d'amour. " (bien entendu, il s'agit d'une façon de parler et ce n'est pas l'expression d'une vérité)

(L 'amour me connaît..., pp. 145/147).

Van : Jésus, est-ce que le démon a la foi ? A mon avis, c'est parce qu'il croit qu'il te demande telle et telle chose. Est-ce bien exact, Jésus ? Veuille m'expliquer cela.

Jésus : Petit frère, je réponds à ton désir, n'est-ce pas ? Naturellement, le démon n'a pas besoin de croire puisqu'il voit déjà clairement toutes les choses qu'il faut croire. Il connaît la vérité mais ne veut pas la suivre. Tu veux donc savoir pourquoi, quand le démon me demande telle ou telle chose, je lui accorde ce qu'il demande ? Est-ce que tu en comprends la raison ? Ecoute bien, d'accord ? La raison, c'est que si je ne lui accordais pas ce qu'il demande, je manifesterai que je ne suis pas juste. Le démon sait bien que Dieu est toujours prêt à accorder à celui qui le prie toutes les grâces qu'il demande. C'est pourquoi il sait aussi que Dieu, dans sa bonté, attend encore de lui cette humilité de cœur qui lui obtiendrait son pardon ; mais parce que le démon est trop orgueilleux, tout en sachant qu'il pourrait obtenir cette faveur il ne la demande pas. Il y a encore une chose que tu dois savoir, c'est que toutes les demandes faites à Dieu par le démon ont pour objet des choses mauvaises, jamais des choses bonnes. Par conséquent, quand Dieu le Père lui permet quelque chose ce n'est pas une faveur qu'il lui accorde, mais uniquement la permission de faire une chose qui tournera à la gloire de Dieu. Le démon croit, mais il n'agit pas conformément à ce qu'il croit, de sorte qu'on ne peut dire qu'il a la vertu de la foi. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il connaît clairement ce que les hommes doivent croire mais sans vouloir s'y conformer lui-même...

Mais je ne veux pas m'étendre davantage sur cette question car tu n'es pas un étudiant en théologie. Mon unique intention est de faire comprendre que le démon connaît la vérité mais ne veut pas la suivre.

Petit frère, il ne faut pas être triste, tu entends ? Que tu comprennes ce que j'ai dit, c'est déjà amplement suffisant. Quant à la permission que Dieu donne au démon de faire l'une ou l'autre chose mauvaise, ce n'est pas dans l'intention de nuire à qui que ce soit qu'il la donne, mais uniquement pour que cela contribue à sa gloire. Naturellement, le démon n'aime pas la Sainte Trinité, aussi son unique désir est de trouver moyen de l'outrager. Cependant, quoi qu'il fasse, le pouvoir qu'il a d'agir reste dans la main du Dieu Trinité. Aussi, bien qu'extérieurement l'œuvre qu'il fait soit mauvaise, en réalité, elle ne fait que contribuer à la gloire de la Trinité.

Van : *Ma Mère, Marie, hier en faisant ma lecture, je suis tombé sur un passage où tu employais le mot "Tao" en parlant au démon. A ce propos, permets-moi de te poser une question, d'accord ? As-tu jamais parlé au démon en ces termes ?*

Marie : *Bien, mon enfant, plus d'une fois j'ai voulu te parler de cette question mais je n'en ai pas eu l'occasion. O mon petit enfant, je ne trouve pas difficile d'avoir à répondre à ta question. Naturellement, je sais que Dieu en Trois Personnes est vraiment un Père infiniment bon, et que par conséquent, il doit se montrer bon même avec les démons. Il faut que tu saches que ton vrai Père n'a de haine que pour le péché et non pour les pécheurs, de là qu'il se montre vraiment bon envers le démon ; cependant, à l'égard de son péché, il doit agir selon la justice. En dépit de l'état dans lequel se trouve le démon, il est encore considéré comme étant le véritable enfant de ton vrai Père, et Dieu, dans sa miséricorde, attend encore qu'il se repente. Alors, comment serait-il possible que d'un côté, Dieu exhorte le démon à l'humilité et au repentir qui lui rendraient sa gloire en présence de la Trinité et que d'un autre côté, il se montre dur et sévère contre lui. Si le Bon Dieu est ainsi miséricordieux, à plus forte raison moi qui sers d'intermédiaire à cet Amour infiniment miséricordieux. Je reste la vraie Mère du démon et à l'exemple de la Trinité, je suis toujours disposée à le reconnaître pour mon véritable enfant. Seul son orgueil fait qu'il ne consentira jamais à admettre qu'il en est ainsi...*

Mon enfant, jamais, absolument jamais je ne parle au démon avec dureté. Si je le faisais, mon petit Van, je ne mériterais pas d'être ta Mère. C'est parce que les gens veulent donner plus de force à mes paroles qu'ils me font parler ainsi mais en réalité, jamais je n'emploie le mot "Tao" en parlant du démon. Moi-même, je n'ai pas non plus de haine pour le démon mais uniquement pour son péché. Le démon ne me reconnaît pas pour sa Mère mais je suis quand même sa vraie Mère.

De même, la Trinité n'emploie jamais de paroles dures en parlant au démon. Le démon est vraiment digne de pitié, mais puisque jamais il n'acceptera cette pitié, il devra souffrir éternellement.

Van : *O Mère, j'ai employé l'autre jour le mot "Tao" en parlant au démon, est-ce que cela a quelque conséquence ? Etant donné son état je pensais qu'il n'était plus nécessaire d'avoir pitié de lui.*

Marie : *Cela est vrai, mon enfant. Le démon mérite réellement d'être traité durement; même le mot "Tao" n'est pas encore assez dur pour lui car il mérite vraiment qu'on le traite avec une dureté infinie. Cependant, tu dois comprendre que l'Amour est infini et c'est pour cette raison que Dieu Trinité traite le démon avec bonté, comme je le fais moi-même.*

Si l'on s'en tenait à ce que tu penses, on ne pourrait pas dire que l'Amour est infini. Pourquoi le Bon Dieu n'anéantit-il pas le démon immédiatement? Ne serait-ce pas préférable, pour l'empêcher de nuire aux hommes mes enfants ? C'est encore par amour pour lui ; l'amour l'attend toujours, désirant qu'il se repente et redevienne ce qu'il était auparavant. C'est pour cela qu'il ne le punit pas en l'anéantissant, car l'Amour est infini. De fait, même le démon pourrait profiter des mérites de Jésus, mais à cause de son grand orgueil il ne consent pas à les accepter...

Mon enfant, parce que l'Amour est infini, infini et infini, il attend encore que le démon se repente et revienne à lui, l'infiniment infini. Impossible de m'exprimer de façon à te faire comprendre davantage.

Si jamais je ne traite durement le démon alors que je suis vraiment sa mère toute bonne, à plus forte raison ne le ferai-je pas pour les hommes puisque je suis encore davantage cette mère pleine de bonté. N'est-ce pas mon enfant ? Et parce que je suis toute bonne je te dis d'aller te reposer. L'heure est passée et de plus tu es fatigué. Mon enfant, je te donne un baiser, d'accord ?

Je t'aime parce que tu es vraiment mon enfant. J'ai de la compassion pour toi parce que tu es très misérable; je t'aime parce que tu es mon véritable enfant.

Van : Jésus, d'après ce que tu dis, je pense qu'il n'est pas certain qu'une âme puisse tomber en enfer. Je continue à penser qu'il est certainement très difficile pour le démon d'arracher une âme de tes mains, que c'est même là une chose presque impossible.

Jésus : Petit frère, tu as raison de penser ainsi, mais malheureusement les hommes ne pensent pas de même.... "

(L 'amour me connaît..., p.277-281)

Ces paroles semblent ouvrir la porte à l'espérance que le démon se convertisse un jour. En tout cas, elles nous présentent une image de l'attitude divine bien différente de celle qu'on trouve dans l'Évangile lui-même, où le démon et les réprouvés sont " maudits " et voués à notre exécration par un jugement implacable.

Les phrases de Jésus et Marie à Van rendent un tout autre son: " Dieu se montre vraiment bon envers le démon... il est encore considéré comme étant le véritable enfant de ton vrai Père et Dieu, dans sa miséricorde, attend encore qu'il se repente. Alors, comment serait-il possible que d'un côté, Dieu exhorte le démon à l'humilité et au repentir qui lui rendraient sa gloire en présence de la Trinité et que d'un autre côté, il se montre dur et sévère contre lui?... Je reste la vraie Mère du démon. l'amour l'attend toujours, désirant qu'il se repente et redevienne ce qu'il était auparavant. C'est pour cela qu'il ne le punit pas en l'anéantissant, car l'Amour est infini.... parce que l'Amour est infini, infini et infini, il attend encore que le démon se repente et revienne à lui ".

La seule évocation d'une telle éventualité aurait semblé sacrilège il y a encore peu de temps. Aujourd'hui elle peut favoriser l'espoir que l'enfer soit effectivement vidé un jour... Si faible qu'il soit, un tel espoir ne manquerait pas en tout cas d'avoir un retentissement énorme dans le cœur et la pensée de nos contemporains, qui n'hésitent pas à espérer tacitement, ou même explicitement, que tous les hommes soient sauvés.

La plupart des prêtres et théologiens prêchant dans ce sens (au point de dissoudre toute crainte efficace de la réprobation) n'évoquent guère le démon. Cela vient sans doute d'un certain désintérêt à l'égard des Anges, quand ce n'est pas d'un doute au sujet de leur existence. Inutile de dire que l'Église n'a jamais eu le moindre doute sur ce point, et que sa prédication nous invite à une grande charité envers les Anges. Si l'existence des damnés nous bouleverse, c'est un grand manque de charité, un véritable durcissement, de rester indifférent au malheur du démon et des Anges apostats. Quiconque communie sérieusement à la Miséricorde ne peut manquer d'être bouleversé à l'idée qu'il y ait un seul réprouvé, homme ou Ange.

Ce bouleversement foncièrement chrétien alimente l'interrogation anxieuse de l'Église, exprimée par Saint Dominique (" *Que deviendront les pécheurs ?* "). La question du nombre des élus n'y change rien : l'existence d'un seul réprouvé, homme ou démon, suffit à bouleverser le cœur chrétien autant que celle d'une multitude. Cela ne signifie pas que l'Église se désintéresse du nombre des élus, mais que le bouleversement de la charité en face du malheur des réprouvés ne dépend pas de leur nombre, même si notre espérance désire qu'il y en ait peu.

Il est certes plus confortable de ne pas soulever la question de la conversion des démons, précisément parce qu'elle se heurte à une tradition tellement forte et manifeste (en particulier dans la Liturgie) qu'il semble plus difficile de lancer des pointes de ce côté : on se contente de rassurer les humains quand on parle d'un enfer vide, passant volontiers sous silence l'existence du démon.

Cependant, s'il y avait des motifs sérieux d'accepter l'éventualité que Satan se convertisse, nous pourrions l'espérer aussi pour les humains dans l'au-delà : il faut donc affirmer clairement que la Révélation s'y oppose.

Dans la Liturgie, l'Église se présente comme ayant affaire constamment aux attaques du démon, Prince des réprouvés qu'elle nomme Lucifer. Dans l'Évangile, inutile de souligner l'insistance avec

laquelle le Christ menace les hommes " *du feu éternel, préparé pour le diable et pour ses Anges* ". Il n'y a donc pas à s'étonner des révélations privées qui voient les âmes tomber en enfer " *comme des flocons de neige* ".

Si, dès lors, on espère que la Miséricorde sauve tous les hommes, il faut espérer qu'elle sauve aussi tous les démons.

Voilà pourquoi la question de la conversion du démon est névralgique : si nous devons l'écartier malgré la Miséricorde infinie, nous devons écartier aussi l'argument qui dissout la consistance et la gravité de l'enfer pour les humains, au nom de cette Miséricorde infinie...

Entrons alors dans la perspective de Van et demandons-nous si elle ouvre réellement la porte à l'éventualité d'une conversion du démon. On peut répondre non de deux façons :

1. Le démon ne peut pas se convertir, parce que sa nature spirituelle s'oppose à toute possibilité de conversion.

2. La possibilité de se convertir reste réelle chez le démon : il n'y a pas d'obstacle à cette éventualité. Simplement, sa liberté ne le veut pas. C'est ainsi que Van s'exprime textuellement (ou le Christ et Marie parlant à Van). D'où la question : soit, sa liberté ne le veut pas - mais comment affirmer qu'elle ne le voudra jamais ?

Van lui même ne semble pas catégorique à ce sujet : " O Ma Mère, est-ce que jamais le démon consentira à te reconnaître comme sa mère ? Probablement jamais. " Ce " probablement " s'oppose à une affirmation catégorique, et semble ouvrir la porte à un petit espoir, aussi infime qu'on voudra, " qu'un jour, plus tard, peut-être ", la liberté de Lucifer consentira à se convertir. Et ce petit espoir peut suffire à modifier complètement le visage de la Révélation à ce sujet... donc la Révélation tout court, car tout se tient, je l'ai assez dit, y compris le sort des hommes et des Anges.

On voit donc la portée de cette perspective : l'Ange pourrait se convertir, mais sa liberté ne le veut pas... Pourquoi ne le voudrait-elle pas un jour ?

A propos d'une question aussi redoutable, qui atteint l'Eglise et le Saint Esprit à la prunelle de l'œil, il faudrait offrir aux croyants et aux incroyants une philosophie de la liberté dont l'absence entraîne de graves conséquences sur l'image qu'on se fait de Dieu, du Jugement, de la Miséricorde et de la réprobation.

Pour la plupart en effet, la plénitude de la liberté consiste à avoir le droit et le pouvoir de changer d'avis à tout moment. Cette faculté ou possibilité leur paraît un bien suprêmement précieux ; c'est même la seule valeur métaphysique à laquelle se cramponne la démocratie occidentale : j'entends faire ce que je veux, du moment que je ne porte pas atteinte à la liberté des autres... et cela suppose le droit comme le pouvoir de changer d'avis à tout moment, de vouloir aujourd'hui ce que je ne voulais pas hier et ne voudrai pas demain.

C'est la seule valeur, je le répète, dont on accepte de parler en Occident comme d'un absolu : le paradis démocratique serait un lieu où ce que j'appellerai cette liberté d'incohérence serait parfaitement respectée en droit et en fait. Or c'est là une vue très indigente du mystère de la liberté. Certes aucun gouvernement ni autorité ne doit nous empêcher de changer d'avis (à condition bien entendu de ne pas gêner les autres, etc.). Mais cette vérité politique, ce respect de l'individu jusque dans ses égarements, ce droit à l'erreur ou même au péché ne signifie pas du tout que l'erreur et l'incohérence soient une perfection, même pour la liberté.

Celle-ci est bien une valeur sacrée, admirablement défendue par Dostoïevski dans les " Mémoires écrits dans un Sous-sol ", où il réclame le droit de devenir fou si cela lui plaît, même contre son " *intérêt bien compris* " : on ne peut mieux exprimer la grandeur mystérieuse, intangible et terrifiante de la liberté - infiniment plus précieuse que la disparition des horreurs qu'elle engendre. Découvrir cela, c'est pressentir déjà pourquoi Dieu la respecte, et permet l'accomplissement du mystère du Mal jusqu'en enfer: c'est moins horrible que ne le serait son amputation par une sorte de lobotomie...

Mais cela ne signifie pas que le péché, le mal et l'horreur soient l'épanouissement authentique de la liberté. Le pouvoir de faire les pires choses appartient certes à son essence, et nous devons le défendre contre la chirurgie totalitaire qui voudrait nous en priver : mais la splendeur même de la liberté s'épanouit beaucoup mieux dans le bien que dans le mal. C'est le privilège de la réflexion morale de découvrir ce point, dont les hommes conviendraient volontiers s'ils n'étaient pas aveuglés et corrompus par le Péché Originel.

Ce même aveuglement leur cache que la suprême perfection de la liberté, dans la ligne même de sa dignité sacrée, n'est pas du tout de changer d'avis : la liberté la plus souveraine est celle qui aboutit à une décision irrévocable, considérant comme une menace tout ce qui risque de l'affaiblir ou de la remettre en question...

Nos modernes ressentent comme un carcan la situation éventuelle où serait plongé le démon de ne plus pouvoir se convertir : ce serait comme une entrave à sa liberté infligée par le Jugement de Dieu (c'est ainsi que plus ou moins secrètement beaucoup de théologiens l'ont compris). Or, loin de réclamer le pouvoir de changer d'avis ou de se convertir, la liberté la plus éclairée réclame au contraire, comme sa perfection suprême, le pouvoir de ne pas changer d'avis, et de ne jamais se convertir.

C'est tellement vrai que la Béatitude est présentée par les théologiens comme impliquant ce privilège du côté du Bien : ne plus être menacé par le risque de la tentation et du péché. Mais cette perfection ne vaut pas seulement pour la Béatitude, elle vaut aussi pour le choix contraire: l'intention même de la liberté qui choisit le malheur est de ne jamais vouloir autre chose, de ne jamais revenir sur cette décision, rendue irrévocable par la perfection même d'une liberté royale.

Par conséquent, le Jugement de Dieu, quelle que soit sa portée sur les conséquences du péché, quelle que soit la manière dont on se le représente, ce Jugement n'entraîne en tout cas, ne comporte en tout cas, aucune interdiction de se convertir infligée à l'Ange, ni même aucune impossibilité : de ce côté-là, le Jugement est toujours le respect infini, non seulement de la liberté en général, mais de sa décision qui se veut irrévocable - et qui l'est en effet, parce que Dieu ne fait rien pour restreindre le pouvoir qu'elle réclame de demeurer irrévocable.

C'est tout à fait terrifiant quand il s'agit d'un choix mauvais, mais c'est le prix à payer pour ne pas tomber dans l'horreur inverse de la lobotomie. Dieu respecte la liberté et la juge à la fois, Il la juge en la respectant infiniment, et c'est parce qu'Il la respecte qu'Il la juge comme elle doit l'être en tant que respectée...

Quand on voit les choses ainsi, il n'y a plus aucune contradiction entre le mystère du Jugement, et l'attitude évoquée par Van d'une Miséricorde qui attend éternellement que le démon se convertisse, en sachant clairement qu'il ne le fera jamais... précisément parce qu'il ne le veut pas. Dieu attend sa conversion parce qu'Il respecte sa liberté: ce serait un " péché " de la part de Dieu, un manque d'amour, d'agir autrement.

Parce que Dieu respecte, Il ne fait rien pour obliger Satan à se convertir - ce qui entraîne l'évidence qu'il ne se convertira jamais, avec toutes les conséquences que cela entraîne (colère ou blessure, peu importe, ces mots sont des balbutiements). Dieu veut les conséquences et Il les impose à la fureur de Satan, mais jamais Il ne veut son péché et ne refuse sa conversion: il se contente dans son jugement même de respecter le refus implacable de Lucifer, la liberté royale qu'il revendique suprêmement du sein de son péché lui-même... Sinon, Satan pourrait dire à Van: " *Je regrette, ma nature spirituelle ne me permet plus de me convertir* " - mais il ne dit pas cela, car " *il ne regrette rien* " .

- IV -

Jésus : ... Petit ami de mon amour, crois fermement que jamais je ne trouve en toi la moindre chose capable de me contrister... Mon enfant, tes faiblesses ne peuvent éteindre en ton cœur le feu de mon amour, au contraire, elles ne font que l'attiser davantage, comme te l'a déjà enseigné ta sœur Thérèse. De plus, si je te laisse ces faiblesses, c'est que je ne veux pas que tu sois en rien supérieur à tes frères....

Van : **Alors, tu ne veux même pas que je t'aime plus que mes frères ?**

Jésus : Mon enfant, laisse-moi parler. Mais il faut d'abord que je te donne un baiser pour l'extrême simplicité de la question que tu viens de me poser. Voici maintenant ma réponse à ta question... A vrai dire, mon enfant, si je compare ton amour pour moi à celui de tes frères, je vois que le tien est si petit qu'on peut à peine le percevoir.

Van : **Alors, pourquoi ne pas manifester ton amour à une âme qui t'aime davantage?**

Jésus : Pas trop vite. Laisse-moi d'abord parler, afin que tu comprennes. Mais pour cela, il ne faut pas que tu pleures. Je dis donc qu'en réalité, tes frères me témoignent un amour supérieur au tien; cependant, je préfère me manifester à toi parce que ton amour pour moi, bien que très faible, est quand même plus sincère et plus simple. O mon enfant, as-tu compris ? Voici une comparaison qui t'aidera à mieux comprendre. Supposons qu'une maman ait plusieurs enfants. Tous l'aiment sincèrement mais lui témoignent leur amour d'une manière différente...

Les plus grands, comme preuve de leur amour ardent, lui offrent des cadeaux très précieux; le plus jeune, lui, ne sait que tirer de son petit cœur ces simples mots: "Maman, je t'aime beaucoup". Mon enfant, compare les magnifiques cadeaux offerts par les premiers avec les paroles tout ordinaires et toutes simples que le petit a tirées de son cœur sincère et confiant... puis, dis-moi à qui cette mère prodiguera ses baisers aux cadeaux précieux, ou à son petit enfant? O mon enfant, cette mère laissera là les précieux cadeaux de ses grands enfants pour aller tout droit vers son petit, le couvrir de baisers, le presser sur son cœur, et chercher par tous les moyens à lui faire comprendre qu'elle l'aime tout autant que ses frères et sœurs, et même encore davantage... Quant aux cadeaux précieux offerts à leur mère par les plus grands, tout l'amour de leur cœur y est concentré...

Mon enfant, voilà bien la manière dont je me comporte moi-même avec toi. O mon enfant, si tu m'aimais à la façon de tes frères, tu ne recevrais pas mes tendres baisers, ton cœur ne pourrait pas reposer tout près du mien, tu ne connaîtrais ni mes étreintes ni, enfin, les manifestations de mon amour...

Mon cher enfant, plus ton amour pour moi est petit, plus le mien l'enveloppe de son intimité. Mon enfant, supposons que le petit enfant ne sache même pas dire à sa mère les quelques paroles que je lui prêtais plus haut, et qu'il ne fasse que jeter un regard sur elle. Sois certain qu'il recevrait alors de sa mère les marques d'un amour encore plus tendre... O mon enfant, mon amour enveloppe le tien et cela durera jusqu'au moment où ton amour se perdra entièrement dans le mien... O mon enfant, à l'exemple du petit enfant, contente-toi de me regarder et je pénétrerai le fond de ton cœur mieux encore que la maman ne pénètre le cœur de son enfant et, durant l'éternité, jamais mon amour ne se séparera de toi, au contraire, il ne fera qu'accroître ton bonheur éternellement... "

(L 'amour me connaît..., pp. 38-40)

Avec ce texte nous plongeons dans le gouffre pressenti par Thérèse lorsqu'elle parle de l'argent de la simplicité créée venant rehausser l'or de la charité incréée : un gouffre que l'on peut exprimer d'une manière très simple et facile à comprendre avant d'en affronter les difficultés techniques.

Mettons en évidence l'énormité de ce qu'on pourrait appeler les erreurs de Van, mais aussi " l'erreur " de Thérèse... qui trahissent en vérité une infirmité congénitale de la raison humaine dans l'obscurité de la foi. La théologie qui prétend se tenir à bonne distance d'une telle erreur tombe sournoisement dans une erreur aussi grave aux yeux de l'Eglise, Car elle corrompt tout simplement le nerf de la prédication évangélique...

Comparons le mystère trinitaire à " la cour des grands ": Jésus dans son humanité, Marie, les Anges, les chrétiens et les élus forment " la cour des petits ". La parole du Christ à Van revient à dire " Par un bout, mon Père préfère jouer dans la cour des petits. " C'est scandaleux, évidemment, mais au moins c'est clair!

Les théologiens n'avaleront pas facilement cette couleuvre. Si on les écoute, ou bien Van s'est trompé, ou les " grands " ne sont pas les Personnes trinitaires, mais les frères de Van supposés avoir une charité plus intense que la sienne, entourée d'une complaisance, d'une illusion, d'une

imperfection orgueilleuse qui, tout compte fait, rendent ceux-ci moins aimables que Van dans sa charité plus faible mais plus pure.

On peut comprendre cela. Un pécheur qui se convertit de temps en temps, un juste qui tombe de temps en temps, un progressant dont Saint Jean de la Croix décrit longuement les impuretés (avec la plus grave qui vient de l'orgueil spirituel), toutes ces âmes peuvent avoir une charité plus intense que celle d'un enfant baptisé à l'âge de deux jours. L'enfant a cependant le charme de l'innocence baptismale délivrée du péché originel, intacte de tout péché personnel, prête à partir au Ciel selon la certitude de l'Eglise - ainsi cette charité plus faible, mais très pure, est plus agréable à Dieu que la charité impure des grandes âmes.

Malheureusement cette interprétation ne suffit pas, car une charité intense est plus active que la charité du voleur de Paradis : elle plaît davantage à Dieu, même si ses impuretés lui déplaisent. Celui à qui on pardonne plus aime plus, et celui qui aime plus est plus aimé, il n'y a pas à sortir de là. Donc au total l'affirmation de Van (ou plutôt du Christ à Van) paraît fausse.

Mais du même coup, ne faut-il pas remettre en question la distinction de Thérèse entre " *les richesses qui rendent injuste* " et " *ce qui plaît au Bon Dieu dans ma petite âme* " ? L'intuition de Thérèse paraît fausse : l'argent de la simplicité créée ne nous rend aimable à Dieu que grâce à la charité... qui est de l'or.

Essayons de répondre à la place de Van et de Thérèse. S'il n'y avait aucune différence entre l'amour de Marie et l'amour trinitaire, à quoi bon créer la Sainte Vierge ? Elle ne serait plus distincte de Dieu, noyée en Lui comme l'hindouisme le rêve. Il faut donc bien qu'Elle se distingue par quelque point, et son amour aussi, pour offrir à Dieu un visage qui ne soit pas celui du Père, du Fils ni du Saint Esprit... Son amour reste " petit " en comparaison de l'amour divin - non seulement en intensité, mais en qualité: l'Amour incréé ne peut se refléter que de manière très imparfaite dans la créature.

Tout cela, Marie le voit clairement. Ceux qui voudraient aimer à la folie comme les plus grands saints, les martyrs et les Séraphins, tous ceux qui gémissent de leur petitesse comme Thérèse se comparant aux " aigles ", subissent peu de chose à côté du choc de Marie contemplant l'insignifiance de son amour en face de l'Amour incréé : le seul aigle véritable, c'est Lui. Là où Thérèse se voit impuissante, Marie se voit encore plus impuissante face au Saint Esprit - même et surtout si cet Esprit lui est donné.

Or le fond de l'intuition de Thérèse s'exprime ainsi : Marie n'a pas l'ombre d'un regret d'offrir un amour si faible et imparfait. Là est le secret de ce que Thérèse appelle l'argent de la simplicité créée : la comparaison ne la décourage pas. Au contraire, elle s'enfonce avec joie dans son imperfection, elle ne désire pas aimer davantage ni mieux, elle ne désire pas aimer comme Dieu aime, elle aime tout simplement comme Elle peut aimer - non comme le Saint Esprit seul peut aimer... car Elle voit la convoitise de Dieu pour cette petitesse même.

Cette intuition dépasse la différence entre les " grandes et les petites âmes ", idée plus banale qu'on peut définir à partir d'un exemple éloquent chez Saint Paul :

" *De peur que l'excellence de ces révélations ne vint à m'enfler d'orgueil, il m'a été mis une écharde dans la chair* " (2 Cos 12,7). Appelons grands saints ou grandes âmes tout serviteur de Dieu recevant des dons suffisamment éblouissants (révélations, miracles, œuvres d'héroïsme, etc.) pour provoquer une tentation d'orgueil et nécessitant le remède de cette écharde. Cette dialectique est très précisément ce que Dieu a épargné à Thérèse en lui refusant ce qui aurait pu l'exalter.

Elle n'a cependant pas été complètement à l'abri : le sourire de la Sainte Vierge fut assorti de l'incompréhension des Carmélites, écharde empêchant Thérèse de s'y complaire, et l'accablant d'un " véritable martyr ". La différence avec Saint Paul est donc, même chez Thérèse, une question de degré plus que de nature. Seulement cette différence est importante, parce que le spectacle des œuvres et des faveurs reçues par les grands saints peut donner l'impression que Dieu les aime davantage: illusion sans doute, mais irrésistible aux yeux des saints eux-mêmes. C'est pourquoi le Saint Esprit envoie une écharde à Saint Paul comme antidote à l'orgueil qu'elle entraîne, tellement elle est irrésistible. C'est pourquoi Thérèse aussi éprouve le besoin de s'en expliquer avec Van :

" Quand aux extases, en réalité je n'en ai jamais eu ; cependant, si j'avais dû en recevoir pour procurer la gloire de Dieu je les aurais acceptées aussitôt de bon cœur, je ne les aurais pas refusées. Considère donc les extases de ton père saint Alphonse comme étant des choses qu'il ne désirait pas, mais que Dieu lui envoyait, non comme une récompense personnelle mais uniquement pour procurer la gloire de Dieu, et peut-être aussi comme témoignage de la vérité de certains points de doctrine sur Dieu, que plusieurs mettaient en doute du temps de saint Alphonse. Il faut donc que tu comprennes que les extases ne sont pas envoyées comme une récompense mais uniquement pour rendre gloire à Dieu. Mon cher petit frère, as-tu compris? Et si le Bon Dieu, pour procurer sa gloire, m'avait favorisée d'extases en cette vie, je les aurais acceptées aussitôt de bon cœur... Il reste cependant que les petites âmes trouvent cette affaire d'extase difficile à saisir. Aussi, je te fais remarquer que c'est uniquement à cause de certains auteurs, qui ont écrit la vie de ton père Saint Alphonse et qui affirment une chose qui n'est pas exacte, à savoir que les extases sont accordées par Dieu aux saints comme une récompense à leur mérites. Une telle affirmation ne peut que décourager les petites âmes ".

(L 'amour me connaît..., p.207)

Pendant sa vie, ni Thérèse ni ses sœurs ne pouvaient soupçonner clairement l'ampleur de la gloire qui serait la sienne après sa mort. Elle ne pouvait soupçonner non plus le caractère extraordinaire de son martyre. De sorte que Thérèse a pu croire sincèrement n'offrir à Dieu que de petites choses. Dieu s'est servi de cette illusion pour faire d'elle le prophète d'une vérité trop peu connue, à savoir que seule la simplicité de l'esprit d'enfance fait notre charme à ses yeux, et non les grandes œuvres, ni même l'intensité ou la pureté de l'amour. L'amour est l'or qui unit les Trois ; mais le charme original de la créature, c'est l'argent de la simplicité créée.

Tous les saints l'ont vécu et l'ont compris, mais nul n'a su le voir ni le dire avec la perspicacité prophétique de Thérèse (si ce n'est Grignon de Montfort à sa manière), reçue à travers l'illusion d'être inférieure aux grands saints et aux grandes âmes. Je viens de dire que cette illusion est irrésistible, il est normal que Thérèse l'ait partagée. Mais en se sentant privée de cette grandeur, Thérèse a mieux compris le charme mystérieux de la simplicité créée aux yeux de Dieu.

Une fois dans la gloire, elle a vu que la différence entre les grands saints et les petites âmes est accidentelle. Elle a donc pu dire à Van: *" O mon cher petit frère, c'est dans l'intention de préserver du découragement toutes les âmes qui tendent à la perfection que Dieu a bien voulu me prendre par la main et me guider sur la route. Son intention n'était pas du tout que j'invente une voie nouvelle mais uniquement que j 'explique clairement la voie de la perfection qu'ont suivie les saints d'autrefois. "*

(L 'amour me connaît..., p.208).

Ainsi, ce que Thérèse présente dans l'Histoire d'une âme comme " *une petite voie toute nouvelle* ", c'est celle dont personne n'est dispensé (selon la parole évangélique), mais que tous les saints ne sont pas appelés à comprendre et à pratiquer en la reliant comme Thérèse et Grignon de Montfort au secret de Dieu Lui-même, de son attrait pour Marie et les " petits ".

La distinction entre les grandes et les petites âmes est donc bien accidentelle et secondaire. Ce point étant acquis, on peut relire dans une lumière plus profonde les pages de l'Histoire d'une âme qui explicitent la charte de la simplicité créée :

(Chapitre 9)

" Jésus, je ne suis pas un aigle, j'en ai simplement les yeux et le cœur, car malgré ma petitesse extrême j'ose fixer le soleil divin, le soleil de l'amour, et mon cœur sent en lui toutes les aspirations de l'aigle... Le petit oiseau voudrait voler vers le brillant soleil qui charme ses yeux, il voudrait imiter le Verbe incarné, son frère, qu'il voit s'élever jusqu'au foyer divin de la Trinité sainte. Hélas, tout ce qu'il peut faire c'est de soulever ses petites ailes, mais sans voler, cela n'est pas dans son petit pouvoir. Que va-t-il devenir ? Mourir de chagrin se voyant aussi impuissant? O non le petit oiseau ne va pas même s'affliger. Avec un audacieux abandon, il veut rester à fixer son divin Soleil, etc... "

Tous les Anges, les Apôtres, la Sainte Vierge elle-même, voire l'humanité de Jésus, réagissent ainsi devant la transcendance trinitaire. Thérèse y ajoute les motifs d'accablement qui pourraient menacer " le petit oiseau ", les misères qui viennent du péché, très relatives dans l'innocence thérésienne, beaucoup plus lourdes chez les grands pécheurs, mais qui ne changent rien au fond. Saint Paul lui-même devra pratiquer *la voie d'enfance...* et combien plus Jésus lui-même dans son humanité. Les plus grands pécheurs sont invités à l'audace de Thérèse, pour conclure avec elle, les Anges, Saint Paul, Marie et Jésus :

" O Verbe divin, c'est toi l'Aigle adoré, etc... Comment ma confiance aurait-elle des bornes ? Ma folie consiste à supplier le Verbe mon frère de m'obtenir la faveur de voler vers le soleil de l'amour avec les propres ailes de l'Aigle divin "

(Chapitre 10)

" J'ai toujours désiré d'être une sainte... J'ai recherché dans les livres saints l'indication de l'ascenseur : " Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi... " L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel ce sont vos bras, ô Jésus, pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus "

Si on veut comprendre la portée de cette petitesse, il faut avoir l'audace de l'opposer à la charité incréée : opposition irréductible entre l'or de cette charité inimitable et l'argent de la charité créée, infime si on la compare à celle de Dieu.

Voilà ce qui fonde le sentiment d'impuissance de Thérèse, au-delà des différences accidentelles. La simplicité qui console cette détresse renonce à combler cet abîme, plus implacable que toute comparaison accidentelle : elle s'enfonce dans son néant, sa misère et sa pauvreté, aggravés de tous les péchés peut-être, pour savoir que cette simplicité séduit irrésistiblement le cœur de Dieu - là est le secret révélé spécialement à Grignon de Montfort, à Thérèse et à tous les " petits ".

- V -

Van : Jésus, d'après ce que tu as dit, la pauvreté c'est déjà la vraie charité, n'est-ce pas? Or, la vraie charité c'est déjà l'amour ; ainsi, il suffirait de donner à la pauvreté le nom de l'amour, n'est-ce pas Jésus ?

Jésus : Malheureusement, vu que le langage de ce monde est très pauvre et ne peut expliquer le sens du mot "Amour", ce n'est qu'au Ciel qu'il sera possible de comprendre le sens de la "vraie pauvreté". (...)

Van_: Jésus, tu dis aussi que Dieu le Père, étant l'Etre infini, est infiniment pauvre; comment cela peut-il se faire?

Jésus_: Si l'on s'en tient à la justice, ton père du Ciel doit réellement être infiniment pauvre. Et s'il ne l'était pas, que recevraient les âmes dans le Ciel ? Il est certain qu'elles ne recevraient pas la moindre joie... Ainsi donc, Dieu est juste, Il doit tout donner aux âmes et leur accorder toutes les faveurs qu'elles sont capables de recevoir. Alors, reste-t-il encore quelque chose à la Trinité? Il ne lui reste plus que ces âmes.

C'est parce qu'il faut employer un langage intelligible pour les gens que je parle ainsi au sens large; car à parler strictement, la Trinité n'a jamais à vivre pauvrement. Mais parce qu'il faut parler de façon à faire connaître aux hommes l'Amour que leur porte la Trinité, je dis que l'Amour s'est fait comme infiniment pauvre. Cependant, vu que l'Amour est l'Etre infini, rien ne peut lui être comparé à un degré infini (...)

Oui, petit frère, devant Dieu, ton Père, qui donc peut être riche ? Et puisque ton vrai père est l'Etre infini, qui peut lui être comparé ? (...) Naturellement, tu dois reconnaître ta pauvreté devant Dieu ton vrai Père ; c'est là une chose tout à fait juste, puisque moi-même, je dois également agir ainsi envers mon vrai père du Ciel. Si je ne me conduisais pas devant lui comme un vrai pauvre, est-ce que les âmes recevraient mes mérites infinis ? Evidemment non, car alors je ne mériterais que pour moi-même, ayant l'intention de ne rien donner aux âmes.

Bien que je sois également Dieu, cependant, par amour pour toi j'ai accepté d'être pauvre et faible afin d'acheter pour toi le Royaume des Cieux, comme je te l'ai dit auparavant. Donc, grâce à mes mérites infinis, le Royaume des Cieux t'appartient déjà. Il reste cependant que tu es toujours pauvre et misérable, puisque tu n'as absolument rien. Par conséquent, tu dois reconnaître que tu es vraiment pauvre, ce qui est différent de la pratique de la pauvreté en tant que vertu. En effet, il y a une différence entre le fait de reconnaître qu'on est pauvre et indigent et le fait de pratiquer la vertu de pauvreté.

Reconnaître que l'on est pauvre et indigent, c'est un genre de pauvreté qui a pour motif la vertu d'humilité, tandis que la pratique de la vraie pauvreté est un effet de la vertu de charité. Le Royaume des Cieux t'appartient déjà réellement, cependant, le pouvoir de te donner ce Royaume des Cieux appartient à Dieu, ton Père, de sorte que tu dois te reconnaître comme étant toujours pauvre et manquant de tout. Par cette attitude, tu forces ton Père à se pencher sur toi et t'accorder toutes choses. C'est là la pauvreté basée sur l'humilité, que je dois pratiquer moi aussi.

Quant à la pauvreté relevant de la charité, je te l'ai déjà expliquée. Parce que tu as reconnu que tu es pauvre et manquant de tout, tu as tout reçu. Alors tu dois aussi pratiquer la pauvreté à l'égard des autres car ceux-ci, ne connaissant pas encore leur véritable pauvreté, n'ont pas comme toi tout reçu... "

(L'amour me connaît..., p. 191/194).

Jésus dit bien dans ce texte qu'il renonce à parler strictement selon la rigueur de la théologie. Même à ce plan d'ailleurs, le langage d'ici-bas est trop pauvre pour expliquer le sens du mot amour: dans ce domaine nous ne pouvons que balbutier - d'où l'interprétation modeste que je propose des paroles transcrites par Van sur le mystère de l'Amour et de la pauvreté.

Il y aurait en somme une pauvreté qui s'enracine dans la Vérité (" *l'humilité c'est la Vérité* "), et une pauvreté qui s'enracine dans l'Amour. La première ne fait que manifester la situation de la créature en face de Dieu, elle ne peut en aucune façon s'appliquer à Dieu, même au sens large: cette pauvreté "*a pour motif la vertu d'humilité*".

Par contre il y a une pauvreté qui s'enracine dans l'Amour, selon le mystère qu'on ne peut pas expliquer sur la terre. Celui qui aime veut tout donner, et ce faisant il veut être " pauvre ". En ce sens, on peut parler d'une pauvreté trinitaire - plus follement encore d'une pauvreté de Dieu en face de la créature : "*l'Amour s'est fait comme infiniment pauvre*"

Jésus le confirme à Marcel Van: il y a dans la créature deux pauvretés : l'une qui se fonde sur le néant, l'autre qui se fonde au contraire sur la folie des échanges trinitaires, où l'on est pauvre parce qu'on donne tout. En contemplant cette double pauvreté, Dieu a été séduit et saisi éternellement par la *folie*² créatrice, à laquelle nous sommes initiés mieux que les Anges à travers le désir de souffrir. Il faut se livrer à cette folie dans une pauvreté qui ne sera jamais excessive, en acceptant qu'elle nous emporte dans une région dont nous avons peur, mais en prenant soin de ne pas le faire par nous-mêmes.

Je me permettrai d'ajouter, en m'appuyant sur Thérèse, qu'il existe une affinité mystérieuse entre les deux pauvretés - affinité qui justifie l'emploi du même mot pour approcher ce mystère ineffable dans son désir de tout donner à la créature, Dieu se veut pauvre au point de lui "envier" en quelque sorte la pauvreté qui la définit, et ne peut se trouver en Lui. Ceci est rigoureusement vrai, car si cette pauvreté n'avait pas séduit le Cœur de Dieu, Il ne lui aurait pas donné l'existence, ni choisi Marie comme Mère.

Dieu se veut pauvre parce qu'il est Amour. Tout se passe comme si la pauvreté trinitaire ne lui suffisait pas, et qu'il demande à la créature (et d'abord à Marie) un amour petit et misérable qui ne se trouve pas dans la Trinité : tel est "*l'argent de la simplicité créée venant rehausser l'or de la charité increée*". C'est l'intuition ultime de Thérèse de l'Enfant-Jésus, et je crois qu'avant le Ciel, on ne peut pas aller plus loin. Mais sur la terre, il faut aller jusque là pour répondre à la folie de l'amour de Dieu. Tel est le sens du message que Thérèse a prêché, dont Van a vécu et dont il est mort comme elle, d'une mort d'amour... Et n'oublions pas qu'en dehors de cette méditation vertigineuse sur l'humilité de Dieu, le péché des Anges demeure absolument incompréhensible. Si au contraire on contemple l'humilité de Dieu, il devient relativement intelligible... ce qui n'est tout de même pas rien.

² Aux yeux des hommes, car ce qui est folie aux yeux des hommes est sagesse aux yeux de Dieu

- VI -

" Il y a quelques jours, en regardant le petit calendrier alphonisien fixé au tableau, j'y ai lu une citation de Saint Alphonse affirmant que les enfants morts sans baptême n'ont à endurer aucun supplice... À ce propos, je me rappelle qu'une fois - probablement durant l'oraison - songeant aux enfants qui meurent avant d'avoir reçu le baptême je me demandais si plus tard ils pourraient monter au Ciel. Je me disais aussi: s'ils ne peuvent aller au Ciel, est-ce qu'ils devront être privés de la vision de leur vrai Père durant toute l'éternité ? Dans mon esprit, je ne cessais de me poser ces questions et j'étais bien triste. Je pensais : être l'apôtre particulier des enfants et ne pouvoir rien faire actuellement pour sauver ces âmes, je trouve cela bien pénible, d'autant plus que, en ce moment même, un très grand nombre d'enfants meurent sans avoir reçu le baptême. Où trouver des prêtres en nombre suffisant pour aller baptiser à temps ces enfants sur le point de mourir ?...

" Je levais alors mon regard vers Jésus au tabernacle et ce regard l'a mené à me répondre clairement, ce qui a été pour moi une bien grande consolation.

" Alors, Jésus me posa cette question: "Petit frère, te voilà triste ? Pourquoi t'attrister ainsi ? Si notre vrai Père du Ciel, dans sa bonté, veut que la voix de ces petits enfants s'unisse à la voix des anges pour le louer dans le ciel, qu'y a-t-il de difficile à cela ?

" Rappelle-toi bien ceci naturellement, les petits enfants, n'ayant pas encore l'intelligence, n'ont pas non plus de volonté. L'intelligence sert à comprendre si une chose est bonne ou mauvaise et la volonté à agir conformément à ce que comprend l'intelligence. Ces deux facultés-là sont les plus nécessaires. Or, ces facultés nécessaires, les enfants ne les possèdent pas encore. Ainsi, il faut que maintenant une autre volonté prenne place dans le cœur de ces petits enfants ; et si cette volonté agit d'une façon conforme au bien, c'est tout comme si ces petits enfants agissaient d'eux-mêmes.

" Cependant, pour que cette volonté soit efficace, il faut qu'elle agisse d'une façon conforme au bien, conforme à la vérité même. Si au contraire elle agit d'une façon opposée au bien, opposée à la vérité, cette volonté demeure inefficace.

" Maintenant, tout ce que tu as à faire c'est de placer ta volonté dans le cœur des petits enfants et alors, immédiatement, ils appartiendront eux aussi à la Sainte Eglise. Et s'ils viennent à mourir avant l'usage de la raison ils monteront quand même au ciel avec moi, parce qu'ils ont ta volonté qui agit en eux. Et puisque tu as la volonté de croire tout ce que la Sainte Eglise enseigne à croire, et aussi la volonté de m'aimer... il en résulte que ces enfants ont, eux aussi, la même volonté que toi, de sorte que leur âme m'appartient entièrement, qu'elle appartient à la Sainte Eglise. Bien que ces enfants ne connaissent rien, il y a cependant en eux la volonté d'un autre qui connaît, de sorte que, tout en ne connaissant pas, il se trouve qu'ils connaissent.

" Petit frère, comprends-tu cela ? Offre-moi ta volonté, et je la mettrai dans l'âme des petits enfants qui vivent sur cette terre...

" A partir de maintenant, tu as donc la certitude que tous les petits enfants m'appartiennent déjà.

" Petit frère, cette manière de vouloir, que je viens de te révéler, est quelque chose de nouveau. Jusqu'à présent, les petits enfants étaient également sauvés, sans que les hommes n'en soupçonnent rien. Allons, petit frère, sois joyeux ; ne t'attriste plus. Vu que tu es l'apôtre des enfants, il fallait que tu connaisses ces choses.

" Les enfants sauvés de cette manière sont baptisés dans l'amour même. Il leur est donné de confesser la foi dans l'amour et cet acte d'amour, ils le posent au moyen de ta volonté.

Van : Ainsi, il n'y aurait donc actuellement aucun enfant dans les limbes?

Jésus_: Je n'ai pas l'intention de dire cela. Après ma mort, je suis descendu aux limbes, de sorte que la vraie lumière y a déjà pénétré...

Van : S'il en est comme tu as dit, les gens n'auraient qu'à demeurer chez eux et mettre leur volonté dans le cœur des enfants, sans avoir besoin d'aller les baptiser: Que penses-tu de cela, Jésus?

Jésus : Agir ainsi, ce ne serait plus vouloir vraiment. Pour qu'il y ait une vraie volonté efficace il faut, quand le baptême d'eau est possible, le conférer réellement aux enfants. Si l'on se contentait de vouloir tout en demeurant chez soi, comment pourrait-on appeler cela volonté ?

Van : C'est tout ce que je me rappelle, et depuis que j'ai appris ces choses, je ne cesse de mettre ma volonté dans le cœur des petits enfants. Je considère comme très vrai cet enseignement de Jésus. Et je pense que si mon Saint Père Pie XII pouvait savoir cela, il en éprouverait certainement une très grande joie. (...)

Certes, Jésus ne m'oblige pas à exposer ces arguments pour vous amener à croire ce qu'il m'a enseigné plus haut. Toutefois, si c'était nécessaire, je me contenterais d'énumérer les arguments suivants:

- 1. La miséricorde de Dieu est infinie.*
- 2. Les mérites de Jésus sont également infinis ; ils ne se limitent pas au salut d'un petit nombre d'âmes seulement.*
- 3. La communion des saints.*
- 4. Nous pouvons délivrer les âmes du purgatoire.*

(N. B Dans une lettre du 21 mars 1950, il écrit à ce propos: "Bien que cela soit vrai, cela ne prouve rien ici, car les âmes du purgatoire possèdent déjà la grâce sanctifiante... Veuillez donc laisser de côté cet argument".)

5. Il y a trois sortes de baptêmes

- a) le baptême d'eau,*
- b) le baptême de feu = le désir,*
- c) le baptême de sang.*

Dans le baptême d'eau et de sang, on confesse la foi extérieurement tandis que dans le baptême de feu (de désir) on la confesse dans l'amour...

6. Les parents doivent laisser à la volonté de leurs enfants la liberté de suivre ce qui est bien, et cela vaut aussi pour les parents païens. Donc même si les parents païens ne le voulaient pas, ils devraient quand même laisser leurs enfants libres de suivre la vérité. Par conséquent, chez les enfants qui n'ont pas encore de volonté, ma volonté a le pouvoir de poser librement à leur place l'acte de foi... et les autres...

N. B.: Quand cette révélation lui a été faite, il a employé une formule renfermant des actes à poser à la place des enfants. Mais il a ensuite oublié le mot à mot de cette formule, ne retenant que l'idée principale. Après avoir essayé vainement de se rappeler exactement cette formule, il a écrit ce qui suit:

"Petit Jésus, daigne mettre ma volonté dans l'âme des enfants du monde entier qui n'ont pas encore été baptisés. Dans cette volonté, je veux poser les actes de foi, d'espérance et d'amour selon l'intention de la Sainte Eglise. Et si ces enfants meurent avant l'usage de la raison, veuille les accueillir, comme étant les enfants chéris de la Sainte Eglise. "

Le 11 août 1949, après la communion, il s'est rappelé la première formule employée et il l'a transcrite comme suit: *La formule que j'ai récitée la première fois était:*

"Petit Jésus, je t'offre les enfants qui n'ont pas encore été baptisés. Je veux croire et t'aimer à leur place selon l'intention de la Sainte Eglise, ma Mère. Daigne les recevoir comme véritables enfants de la Sainte Eglise. Et s'ils viennent à mourir avant l'usage de la raison, veuille les conduire au ciel avec toi, afin qu'en union avec les saints ils puissent t'aimer éternellement selon la promesse que tu m'as faite."

Autres précisions concernant le sort des enfants morts sans baptême.

Lettre écrite par Van à son Père spirituel.

Saigon, le 21 mars 1950,

...L'intention que Jésus m'a fixée pour aujourd'hui c'est de prier pour les enfants. Il m'a demandé de ne pas les oublier. Aussi je n'ai fait que penser à eux.

A l'heure de l'oraison, ce soir, méditant de nouveau sur la bonté de Dieu envers les enfants, je me suis rappelé les paroles que Jésus m'a adressées auparavant au sujet des enfants non encore baptisés. Mais j'étais très inquiet, me demandant si c'était bien là une réalité ou tout simplement un rêve de mon imagination.

Toutefois, Jésus est venu immédiatement me délivrer de cette inquiétude en me disant clairement:

"Ce n'est pas là un rêve de ton imagination mais bien une doctrine qui, comme je le veux, doit être reconnue comme vraie par la Sainte Eglise. Oui, je veux que la Sainte Eglise, mère bonne et généreuse, tende ses bras pour accueillir ces petits et les admettre au nombre de ses enfants, comme beaucoup d'autres qui ont eu le bonheur de recevoir le baptême. Si, en raison de circonstances, ils n'ont pu recevoir le baptême, ils ont quand même un droit à le recevoir.

De plus, c'est le péché originel qui les empêche de jouir de la grâce sanctifiante. Or, en vertu de mes mérites, le péché originel a déjà été largement expié. En outre, j'ai donné le pouvoir de retenir et de remettre le péché ; alors, pourquoi la Sainte Eglise n'aurait-elle pas le pouvoir suffisant pour remettre le péché originel à ces enfants, même si en raison des circonstances ils ne peuvent recevoir le baptême comme les autres enfants?

Toutefois, si l'église le veut, ces enfants sont purifiés immédiatement, car l'Eglise est la seule sur la terre à posséder ce pouvoir. Par conséquent, en ce domaine, aucune puissance spirituelle ne peut s'opposer à son autorité, même si des parents sans religion ne voulaient pas que leurs enfants jouissent de la grâce de ma Rédemption ; car, dans ce cas, la volonté des parents serait injuste à l'égard d'un enfant innocent qui n'a pas encore l'usage de la raison.

C'est pourquoi la Sainte Eglise peut exercer librement son autorité et rien ne peut lui résister.

Petit frère, reste en paix. Ce que je t'ai communiqué n'est pas une chose qui doit t'inquiéter mais bien un point de doctrine que je veux révéler à mon Epouse, la Sainte Eglise.

Van : Alors, pourquoi les saints docteurs, comme Saint Thomas, ont-ils soutenu une opinion contraire ?

Jésus : Une opinion et une révélation sont deux choses différentes.

Van : Ainsi, n'as-tu pas l'intention de mépriser Saint Thomas pour avoir une opinion erronée ?

Jésus : Pas du tout, petit frère. Je ne dis pas que c'était une opinion erronée mais bien une vérité qui n'était pas encore connue. C'est pourquoi je veux la révéler afin que l'Eglise la reconnaisse publiquement. Ne te trouble pas, je suis la Vérité. Continue à me suivre sans craindre de jamais t'égarer.

Van : Oui, mais s'il n'y a aucun signe extraordinaire pour manifester ces choses, alors..._

Jésus : Te rappelles-tu, petit frère, ce que j'ai dit autrefois à mes apôtres: " Laissez venir à moi les petits enfants car le Royaume des Cieux leur appartient. " Est-ce que ces paroles dites ce jour-là ne concernaient que les enfants qui se trouvaient présents ou encore tous les autres enfants à venir?

Le signe extraordinaire qui dépasse toute imagination, c'est la Bonté infinie de Dieu en trois Personnes. "

(L 'amour me connaît..., pp. 257-265).

Trois objections contre la thèse de Van:

1. La doctrine de Saint Augustin sur les Limbes des enfants ;
2. Jésus semble présenter cette thèse comme une révélation : or la Révélation est close depuis la mort du dernier apôtre ;
3. La pratique du baptême, déjà fort affaiblie en droit comme en fait, risque de recevoir un coup fatal devant l'affirmation que tous les enfants en bas âge sont de saints innocents.

On peut ajouter que la prière demandée par Jésus au nom du pouvoir de l'Eglise ne change pas grand chose à la question. Jésus invite Van à prier avec l'Eglise comme celle-ci invite à prier pour les âmes du Purgatoire, dont nous savons que, même si nous ne prions pas, elles sont traitées par Dieu selon les lois de sa Sagesse, de sa Justice et de sa Miséricorde. Si Jésus a décidé d'appliquer les mérites de sa Passion à tous les enfants morts sans baptême, notre prière n'y change rien, bien qu'elle soit hautement souhaitable évidemment... mais pour nous plus que pour ces enfants.

Il est certain que cette thèse soulève le problème de l'efficacité de la prière. Il peut paraître ridicule de demander à Dieu que sa volonté soit faite, puisqu'il est évident qu'elle sera faite de toute façon. J'ai déjà répondu sur ce point que **notre prière n'est pas faite pour changer la volonté de Dieu, mais pour l'accomplir**. Si Dieu nous demande de l'aimer, sa volonté ou plutôt son désir (la volonté antécédente des théologiens) ne s'accomplira que si je réponds à cette demande par le consentement de ma liberté au don de mon amour. De même s'il me demande de prier à telle ou telle intention, sa volonté c'est de donner telle ou telle grâce en réponse à ma prière: cette volonté, qui est un désir, ne s'accomplira pas si je ne prie pas.

De même, dans la perspective de Van, Jésus désire que tous les enfants soient sauvés en réponse à la prière de l'Eglise. Si cette prière n'avait pas lieu, la volonté de Jésus ne s'accomplirait pas, même s'Il a décidé de sauver tous les enfants en les baignant dans son Sang.

Ceci dit, je réponds successivement aux trois objections :

La doctrine des Limbes de Saint Augustin est très profonde, et sort intacte de cette perspective consolante si l'on veut bien prendre garde à la remarque de Jésus lui-même sur sa descente au Shéol. J'ai assez dit que la plénitude du Salut n'a été offerte aux élus de l'Ancienne Alliance et de la Loi de nature qu'au moment de cette descente de Jésus venant apporter le Royaume et constituer le Ciel, dont le noyau est la vision face à face. Les plus grands saints de l'Ancienne Alliance n'ont pas été délivrés du *fomes peccati* avant la venue du Christ auprès d'eux. Ils attendent comme nous la résurrection pour avoir un corps qui ne soit pas un corps de péché issu d'Adam.

On peut alors penser, dans la perspective même de Van, que les enfants morts avant Jésus-Christ, qui n'étaient évidemment pas baptisés, furent purifiés du péché originel comme les saints de l'Ancienne Alliance, tout en gardant le *fomes peccati*. Cependant Jésus n'affirme pas cela, et je crois plus profond de penser que ces enfants n'ont pas été purifiés du péché originel avant la descente du Christ au Shéol. En ce sens, ils appartenaient à une région spéciale de l'enfer qu'on peut avec saint Augustin appeler les Limbes, où, par miséricorde, ils ne souffraient pas de leur situation, soit qu'ils fussent plongés dans un sommeil profond, soit qu'ils éprouvassent la nostalgie très supportable d'un Royaume dont ils n'avaient qu'un soupçon naturel assorti éventuellement de révélations angéliques.

La doctrine des Limbes de Saint Augustin demeure donc extrêmement solide et profonde, s'appliquant à tous les enfants morts avant la descente du Christ au Shéol. Ces enfants subissaient la condamnation du péché originel, éternelle en principe mais non irrémédiable pour eux, personnellement innocents de tout péché. En descendant au Shéol, le Christ les a baptisés dans son Sang et dotés de la grâce sanctifiante, puis de la Gloire dans la Vision face à face.

Jésus ne nous demande même pas de prier pour ces enfants-là, puisque dans cette perspective leur salut est déjà consommé. Bien entendu, nous n'avons pas à leur sujet la même certitude, nous ne pouvons pas rendre grâce avec la force de la Liturgie chrétienne pour les enfants morts baptisés. Mais nous pouvons avoir la confiance humble et certaine que Jésus n'a pas voulu que ces enfants fassent exception à la parole qu'Il rappelle lui-même à Van: " *Le Royaume des Cieux leur appartient* ".

Au sujet de la deuxième objection, je dirai que cette soi-disant révélation (terme impropre que Van emploie au sens large) doit plutôt être assimilée aux définitions dogmatiques énoncées par les Conciles et par les Papes au long de l'histoire de l'Eglise. Ces définitions font solennellement prendre conscience à l'Eglise d'une vérité

inscrite dans la Révélation depuis le début, mais de façon hésitante, incertaine, discutable et parfois discutée, ou même pratiquement inconsciente.

Ici Jésus ne parle pas avec l'autorité des Papes : il s'agit d'une révélation privée dévoilant une vérité contenue inconsciemment dans l'instinct de l'Eglise depuis toujours.

Quant à la pratique du baptême, il y a longtemps en effet que beaucoup de prêtres nient explicitement ou implicitement que ce sacrement soit nécessaire d'une nécessité de salut, ce qui est pourtant bien vrai. Celui qui refuse ou néglige de l'administrer est donc virtuellement responsable de la damnation des âmes qu'il ne baptise pas, même si cette damnation n'a pas lieu, soit que l'âme parvienne à l'âge adulte et soit sauvée, soit qu'elle n'y parvienne pas et soit également sauvée selon la thèse de Van.

D'abord, cette thèse n'est pas définie, même si on la croit vraie selon l'instinct de l'Eglise, ce qui est mon cas : si faible que soit le risque qu'elle soit fautive, c'est un péché mortel très grave de négliger ou même retarder l'administration du baptême aux enfants. Outre le risque que la miséricorde ne supplée pas à cette nécessité de salut, il y a le risque très réel que l'enfant ne meure pas et grandisse sans le baptême, ce qui entraîne des péchés commis dans la prison de la désobéissance, et qui l'empêche en tous cas d'accéder aux grâces reçues normalement par les baptisés à travers les sacrements de l'Eglise.

La thèse de Van bien comprise ne doit donc entraîner aucun affaiblissement de la grave obligation d'administrer le baptême d'eau.

- VII -

" En apprenant le danger qui menaçait Hanoi je me suis empressé de recourir à Dieu, lui demandant d'avoir pitié de Hanoi et de voler à son secours. Comme toujours, j'ai pensé aussitôt à la puissante armée d'élite que sont les âmes du purgatoire, leur demandant de protéger Hanoi contre les ravages d'une invasion des communistes chinois.

" J'enrôlais donc tous ceux qui sont morts dans la grâce du salut, ce qui veut dire : les hommes et les femmes, les plus âgés comme les plus jeunes, les communistes, les Vietnamiens et les Français. Il est possible que les combattants communistes, induits en erreur, aient sacrifié leur vie pour une doctrine athée, mais maintenant qu'ils sont morts, s'ils ont reconnu la Vérité, je leur demande aussi de faire partie de l'armée qui défend la Vérité.

" Ainsi, tous les jours, le soir venu, j'offrais un Pater, un Ave et un Gloria, avec cette prière :

" Que les âmes des défunts morts au champ d'honneur reposent dans la paix par la miséricorde de Dieu."

" En même temps, je demandais à ces âmes de protéger Hanoi, et je m'endormais en paix, sans me préoccuper davantage de son sort.

" Il y a plus d'un an déjà que Hanoi est protégée par ces quelques prières répétées chaque soir. Ces prières, venant de mon cœur sincère, ont été accueillies par les âmes du purgatoire, elles ont été efficaces.

" A part cela, je me suis imposé quelques petites mortifications: endurer quelque temps la soif, manger sans ajouter de condiment (saumure) etc. J'offrais tout cela à Dieu dans l'intention d'expier à la place de ces âmes, de les remercier; tout en demandant avec instance qu'elles aillent bientôt voir Dieu dans le Ciel. "

(L'amour me connaît..., pp. 296-298).

Je ne vois pas pourquoi on ne prierait les âmes du Purgatoire aussi bien que les bienheureux. Ni les uns ni les autres ne peuvent plus mériter quoi que ce soit: les élus ont la consolation de voir le bien opéré par leurs prières sur le fondement des mérites acquis sur la terre (" ils vivent de leurs rentes! "); cette consolation est peut-être refusée aux âmes du Purgatoire, mais celles-ci ont quand même des mérites, sans quoi elles ne seraient pas sauvées.

Elles ne peuvent rien pour elles-mêmes, mais les élus non plus, parce qu'ils ont déjà tout reçu : leurs moindres désirs sont exaucés, tandis que les âmes du Purgatoire subissent un incroyable tourment de ne pas voir assouvi leur soif de Dieu. Cela ne change rien au pouvoir de leurs prières, qui s'appuie lui aussi sur leurs mérites de la terre, cela change seulement la conscience qu'ils peuvent en avoir, beaucoup plus obscure et douloureuse que celle des élus. Cela ne change rien à leur efficacité aux yeux de Dieu, qui repose toujours sur le même fondement : les mérites acquis sur la terre en union avec ceux du Christ.

Déposition pour le procès informatif de Marcel Van, du Père Molinié, o.p. en la Fête de la Visitation 1997, de l'Abbaye N.D St Eustase

Voici ma déposition pour le procès informatif de Marcel Van

" Dès que j'ai pris connaissance de la vie et des écrits de Marcel Van, j'ai tout de suite été frappé par l'importance des propos qu'il présente comme venant de Jésus, de Marie et de Thérèse. Comme Jeanne d'Arc en somme, il a entendu des " voix ", comme elle il a été persécuté à cause de sa confiance en Dieu, sa candeur fut soumise à l'inquisition d'une théologie démoniaque visant à démontrer qu'il n'était pas animé par un bon esprit, qu'il était indigne de communier, etc. Finalement, ils furent amenés l'un et l'autre à subir le " martyre " - au sens large, non reconnu comme tel pour des raisons analogues : Jeanne d'Arc est canonisée comme confesseur de la foi, et nous postulons ce même titre pour Marcel Van, s'il plaît à Dieu.

" Jeanne d'Arc avait 19 ans quand elle est morte, 17 ans quand elle a délivré Orléans, 12 ou 13 ans quand elle a entendu ses voix. Elle a dû en conséquence être imprégnée de la lumière du Ciel dès ses plus tendres années, grâce à sa famille. Si Van l'avait connue, sans recevoir encore la lumière éblouissante de l'Histoire d'une âme, il aurait trouvé aussitôt un modèle de sainteté bien différent de celui qu'il avait l'habitude de lire, et plus proche du sien. Comme elle, il a enduré la persécution des théologiens - très habiles contre une fille de 18 ans, plus grossiers contre un garçon de 7 ans, mais aussi perfides et dangereux, l'amenant à douter de l'inspiration divine, à douter en somme de l'esprit d'enfance et de la confiance qui était la sienne depuis le berceau.

" La question décisive qui se posait à propos de Jeanne d'Arc était celle de ses voix : authentiques ou non ? Le procès ecclésiastique conclut qu'elles ne l'étaient pas, à grand renfort d'argumentations théologiques dont la puissance ténébreuse a fini par ébranler cette pauvre fille de 18 ans, et à lui faire signer une abjuration : " Si je persiste dans ce reniement, affirma-t-elle alors, je me damne ". On connaît la suite...

" De même, à l'âge où Van dut faire face à l'attaque musclée des catéchistes, comme elle il eut une défaillance, comme elle il douta, au point d'en arriver à se croire digne de l'enfer. On ne lui a pas dit: " tes voix t'ont trompé ", parce qu'il n'entendait pas encore de voix, mais l'Esprit-Saint lui dictait déjà la vérité sur l'Amour infini dont elles lui parleront plus tard : on parvint à le faire douter de son instinct, il n'a plus osé communier, il a perdu la Joie...

" Miséricorde, appelé par Dieu à Lui donner une confiance que je n'aurais jamais su Lui offrir sans Thérèse : or, à cette confiance, elle apporte des précisions par la bouche de Van, et ces précisions sont d'un prix infini. Il ne faut pas passer à côté de tels écrits comme le prêtre et le lévite sur la route de Jéricho, il faut avoir le sérieux du bon Samaritain devant les blessures du cœur de Van, prolongeant celles du cœur de Thérèse, et finalement de Jésus lui-même.

" Si on écoute en effet ce que dit Thérèse à Van en acceptant un seul instant que ce soit bien elle qui parle, la force de ses paroles a une telle importance qu'on doit les canoniser toutes affaires cessantes. Elle voulait " *passer son ciel à faire du bien sur la terre* ". Elle a proclamé avec violence " *qu'on n'a jamais trop de confiance dans le Bon Dieu tout puissant et miséricordieux* ": on n'a pas le droit d'ignorer les explications multiples dont elle a demandé à Van d'être le " secrétaire ", assorties du commentaire de Jésus et de Marie.

" Si on n'ose pas dire à Van, clairement et solennellement, que " ses voix l'ont trompé ", c'est que le Saint-Esprit demande qu'on canonise en lui la folie confiante de Thérèse, dont le troisième millénaire a tellement besoin. L'Eglise doit proclamer au monde que l'ouragan de gloire provoqué par l'Histoire d'une âme continue, que la Sagesse persiste à crier sur les toits, pour inviter les petits à se désaltérer dans les eaux de son Amour infini *quasimodo geniti infantes*.

" Il faut choisir, il faut dire « oui » ou « non » ; mais qu'on ne s'imagine pas poser un acte banal : notre réponse écrasera nécessairement la tête du serpent... ou le Cœur de Dieu.

Remarques complémentaires

- / -

- A l'âge de sept ans, Van quitte ses parents pour entrer au service de Dieu. Il déchaîne aussitôt la haine, parce qu'il est le seul dans la cure à communier tous les jours, avec le prêtre. Un "conseil populaire" réuni par les catéchistes lui interdit de communier, le roue de coups et lui pose des questions difficiles sur l'Eucharistie... C'est là que j'ai pensé au Procès de Jeanne d'Arc.

Il répond: *"Je n'ai jamais entendu parler de ces choses secrètes ; tout ce que je sais, c'est la doctrine que ma mère m'a enseignée... Je n'ose pas contredire, mais si vous me défendez de communier, je ne puis pas vivre.*

- *Qui t'a dit que tu ne peux pas vivre sans communier ? Est-ce que nous, ici, serions tous des morts?*

- *Je n'ose pas dire que vous êtes des morts, mais si vous pouviez comprendre vous-mêmes ce que vous êtes, ce serait tant mieux". (p.59)*

Alors on lui permet de communier, *"mais défense de manger, pour voir si tu vas vivre ou mourir. Le lendemain matin j'allais de nouveau communier, mais c'était pour la dernière fois. Ce jour-là, après la communion, je sentis mon cœur plus aride qu'à l'ordinaire et je fus envahi par une tristesse indescriptible. J'étais extrêmement troublé par les questions qui m'avaient été posées".*

En effet, les catéchistes *"ont évoqué la vie des saints d'autrefois pour la comparer à la mienne",* disant que ceux-ci *"communiaient un jour, et faisaient un an d'action de grâces. Ils se préparaient durant des mois, et pourtant, quand venait le moment de communier, ils se frappaient la poitrine en disant " Nous n'osons pas encore... "*

"Ensuite ils me lisaient des passages de la vie de saints qui, de fait, communiaient très peu souvent... Comparé avec moi, il y avait une différence énorme... Je devins donc troublé, certain d'avoir été vraiment téméraire. Pourtant, en réfléchissant, je me disais : impossible que ma mère m'ait induit en erreur. Or, d'après elle, si quelqu'un a conscience de n'avoir pas de péché mortel et de posséder la grâce sanctifiante dans son âme, quand il désire vraiment recevoir Jésus, il peut librement se présenter à la table sainte et communier.

" Mais à ce moment-là, ces paroles n'avaient plus assez force pour me tranquilliser. J'étais troublé et je souffrais énormément, car sans en être digne comme les saints, j'avais témérairement osé communier tous les jours. Plus j'essayais de démêler cette question, plus elle s'embrouillait et plus la blessure faite à mon cœur s'aggravait. Je ne savais à qui recourir pour ouvrir ma conscience... et j'en vins à ne plus oser communier tous les jours.

" A partir de ce moment, je perdis ma source de Joie... "

- // -

" Pour comprendre l'importance de l'intervention de Thérèse dans la vie de Van, il faut partir du découragement provoqué chez lui par la lecture de la vie des saints. Leurs mortifications le terrifient, comme elles nous terrifient tous. Quand on pense à ce qu'il a dû endurer dès l'âge de sept ans, on peut être surpris qu'il ne se rende pas compte d'avoir été déjà mis à l'école de la Croix : son confesseur le lui a pourtant dit en toutes lettres. Il le sait, il se veut sans péché, il est prêt à mourir pour garder sa virginité, mais il avait eu l'espoir de nager sans trêve dans le pressentiment du Ciel et la joie de l'Eucharistie, et soudain l'Eucharistie lui est refusée...

Il se voit digne de l'enfer sous l'effet des accusations qui voilent son regard, alors il est écrasé devant les mortifications des saints. Ignorant que les croix envoyées par Dieu sont plus sanctifiantes

que celles qu'on se donne soi-même, il se sent incapable de passer des nuits à prier... et lequel d'entre nous, en somme, se sentirait capable de vivre comme Siméon le Stylite par exemple ?

Je ne sais pas dans quelle mesure ni à quel moment les autres saints ont fait la découverte de leur impuissance. Je sais seulement que cette découverte est le pivot de ce que Thérèse appellera sa petite voie, dont elle expliquera à Van le secret explosif et libérateur. Je dois dire ici que ce fut mon propre cas, même si je n'ai pas la prétention de me comparer à ces deux grands saints : non seulement je n'ai pas cette prétention, mais je sens bien qu'une certaine manière découragée de souligner la différence qui nous sépare d'eux constitue en fait une tentation subtile qui, sous couleur d'humilité, nous rend aveugles à la profondeur de leur doctrine.

Donc je comprends que Van ait éprouvé ce découragement. Je ne sais pas ce qu'il avait sous la main quand il dit avoir parcouru " *toute la série de la vie des saints, sans en trouver un seul qui ait été joyeux, qui ait ri et se soit montré espiègle comme moi. Tous, dès leur enfance, avaient fait preuve d'aptitude à endurer la faim et à passer de longues heures en prière. Et quant aux saints qui avaient d'abord mené une vie de péché pour se convertir, ils avaient pratiqué des pénitences corporelles effrayantes* ".

Il aurait pu se reconforter, croyons-nous, en pensant à ce qu'il avait souffert : un véritable martyr à nos yeux, et en vérité. Mais cela n'effleure pas son esprit, et c'est lui qui a raison, car ce n'est pas du tout la question : il est habité par le pressentiment brûlant de la vraie sainteté avant même d'avoir lu l'Histoire d'une âme. C'est justement pour cela qu'il explosera littéralement à cette lecture.

" *Suivant mon idée personnelle, j'aurais voulu que ma vie de sainteté soit conforme à cette pensée de saint Augustin: " Aime et fais ce que tu veux ". Oui, j'aurais voulu que toutes mes actions, tous mes gestes soient consacrés au service de Dieu, dans l'intention d'arriver jusqu'à Lui qui est la perfection absolue. Mais comment oser courir un tel risque alors que je n'avais pas encore réussi à trouver un seul guide officiellement reconnu, pour approuver comme admissible ma conception de la sainteté... Et de moi-même, je n'osais pas inventer une voie nouvelle. Alors comment faire?*

" *Le Bon Dieu devait sans doute me comprendre. Je l'aimais et je désirais lui prouver mon amour de n'importe quelle manière, soit même par un sourire ou une bouchée de riz... Quand on aime, qu'est-il besoin de se donner la discipline ? D'ordinaire, les gens trouvent plus de plaisir dans un simple regard d'amour que dans mille cadeaux...*

" *J'en concluais que mon désir de la sainteté était une pure folie, une grave tentation qu'il me fallait repousser fermement. Mais je ne sais pourquoi, plus je chassais cette tentation, plus elle me harcelait. J'avais beau la fuir, elle revenait avec encore plus d'insistance. Souvent je devais supplier la Sainte Vierge de me libérer de cette pensée importune. Il m'était évidemment impossible de devenir un saint...*

" *Un soir, à l'heure de la visite au Saint Sacrement, soudain mon esprit fut envahi par une pensée étrange qui me fit perdre toute la douceur que je goûtais en présence de Dieu ; une pensée qui m'incitait à devenir un saint. Ah ! devenir un saint ? Comme bien d'autres fois, je considérais cette pensée comme une tentation d'orgueil, et je la chassai de toutes mes forces... Mais j'étais impuissant devant cette pensée, comme si une force surnaturelle m'avait obligé à y fixer mon esprit. Non ! Je décidai de résister. O mon Dieu, venez à mon secours, délivrez-moi de cette tentation.... C'est comme si cette pensée obsédait totalement mon esprit et mon cœur. Je tremblais, à force de résister... j'avais peur, en disant « oui » à ma conscience, de commettre un péché, pour avoir osé désirer devenir un saint ! Je refusais donc toujours catégoriquement ". (Autobiographie p. 223)*

Il y avait en effet une contradiction complète entre l'idée de la sainteté que Van pressentait et celle que lui proposait, non pas l'Eglise mais le clergé, non la Parole de Dieu mais les livres mis à sa disposition. Et cette contradiction, Thérèse l'a connue à sa manière, c'est pourquoi elle a eu conscience " *d'inventer une voie nouvelle* " destinée aux petites âmes, incapables de ne pas se laisser décourager par le spectacle de la sainteté " classique ".

Obstacle réel, obstacle grave. Même si à leur manière tous les saints ont dû connaître cet obstacle et le surmonter, aucun ne l'a compris avec la clarté de Thérèse, c'est un fait : tous, ils ont dû se

débrouiller autrement. Je ne me charge pas ici d'expliquer comment. Je dis seulement que Van nous montre avec une extraordinaire clarté que Thérèse ne se trompait pas en sentant que Dieu lui donnait la mission d'ouvrir un chemin nouveau(1)³ devant les âmes apeurées par le spectacle des grands saints tels que les livres les présentaient, et tel qu'eux-mêmes se sont présentés : car la lumière de Thérèse ne leur fut pas donnée de cette façon - qui pour Van et tant d'autres était une question de vie ou de mort.

Alors il supplie la Sainte Vierge de lui donner un signe pour savoir si son désir vient de Dieu ou du démon, afin de retrouver la paix. Il décide de s'en remettre à Elle, de choisir un livre au hasard en récitant une sorte de formule magique pour diriger sa main, tombe sur l'Histoire d'une âme... est tenté de ne pas l'ouvrir :

" Qu'est-ce que cette Histoire d'une âme et cette Thérèse de l'Enfant Jésus ? Certainement elle ressemble à tant d'autres : depuis sa naissance jusqu'à son dernier soupir, elle a eu beaucoup d'extases et fait quantité de miracles ; elle jeûnait au pain et à l'eau, ne prenant qu'un repas par jour ; elle passait des nuits en prière et se donnait la discipline jusqu'au sang. "

Seulement, il vient d'invoquer solennellement la Sainte Vierge : comment refuser ce qu'elle propose ? Ce fut alors enfin l'arrivée de la pluie sur une terre desséchée. Desséchée non dans ses profondeurs, Thérèse elle-même le dira à Van, mais à la surface, dans sa conduite au quotidien, sa psychologie concrète - celle qui permet de parler, de prier, de savoir que Dieu nous aime, comment on peut l'aimer, et comment, si j'ose dire, on peut pécher... puisque nous sommes des pécheurs, que *"le juste pêche sept fois par jour et que toutes nos justices sont des vêtements souillés."*

Si j'ose tenter un début d'explication, je le chercherai du côté du péché originel(2)⁴ qui obscurcit le visage de Dieu à nos yeux, et aux yeux des saints eux-mêmes tant qu'ils ne le sont pas encore.

³ (1)- **Thérèse dit ailleurs à Van** : " C'est dans l'intention de préserver du découragement toutes les âmes qui tendent à la perfection que Dieu a bien voulu me prendre par la main et me guider sur la route. Son intention n'était pas du tout que j'invente une voie nouvelle mais uniquement que j'explique clairement la voie de la perfection qu'ont suivie les saints d'autrefois " (L'amour me connaît, p. 208).

Et de fait elle écrit bien dans l'Histoire d'une âme que:

" Jésus se plaît à me montrer l'unique chemin (je souligne) qui conduit à cette fournaise divine " (ch. IX) : il n'y a donc qu'un chemin, et tous les saints ont dû l'emprunter.

Mais elle dit aussi au chapitre X, comme pour répondre d'avance au découragement de Van :

" J'ai toujours désiré d'être une sainte, mais hélas, j'ai constaté qu'il y a entre eux et moi la même différence qui existe entre une montagne et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants... Je me suis dit : le Bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables, je puis donc malgré ma petitesse aspirer à la sainteté... Je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle (je souligne encore) ".

La contradiction n'est qu'apparente s'il s'agit en fait d'une lumière nouvelle et plus explicite sur ce qui a toujours fait le secret de la sainteté. J'ai tenté de m'expliquer plus longuement là-dessus dans le livre : " Je choisis tout. "

⁴ (2)- **Le péché originel** - Le péché originel est effacé par le baptême, mais les ténèbres du péché originel ne le sont pas, et ne disparaissent qu'au terme d'une longue purification et d'un long combat.

C'est la doctrine de tous les Pères de l'Eglise, enracinée dans le Nouveau Testament (" Je sens deux hommes en moi " dit à peu près Saint Paul dans l'Épître aux Romains, ch. 7).

Saint Thomas dit que la permanence de ces ténèbres et de cette souillure, appelée par les théologiens le *fomes peccati*, est voulue par Dieu à cause de la splendeur du combat livré par les saints contre la faiblesse et les aveuglements de la chair. Saint Jean de la Croix, de son côté, a longuement décrit ce combat et cette " Nuit obscure ".

Il n'y a donc pas à s'étonner que les ténèbres du péché originel (plus précisément du *fomes peccati*) obscurcissent pendant longtemps le regard des saints eux-mêmes.

Le privilège extraordinaire de Thérèse et de Van, c'est d'avoir reçu dès leur prime enfance, à travers une famille chaleureuse et profondément catholique, une lumière très vive sur la tendresse de Dieu, l'amour de Jésus pour les petits, la protection maternelle de Marie. Van dit lui-même avec Thérèse que les enfants sont comme de la cire sur laquelle il est très facile d'imprimer le blanc ou le noir, le bien ou le mal, la lumière ou les ténèbres.

Naturellement leur liberté joue un rôle décisif, mais à supposer qu'elle soit fidèle, les enfants reçoivent beaucoup plus vite que les adultes une lumière pénétrante sur ce que Dieu est vraiment - au-delà des apparences qui en font un Tout-Puissant redoutable ou un Juge sévère. Il y faut encore une fois des conditions exceptionnelles que Dieu offre mais ne remplace pas, car elles seules sont conformes à la nature humaine. Eclairer un enfant contre son environnement, c'est un peu ce que Dieu a fait pour Van, et cela suffit pour entraîner un déchirement inexprimable que Thérèse n'a pas connu, entre ses intuitions profondes et la doctrine officielle qu'on lui assénait avec une puissance supérieure à celle des théologiens accablant Jeanne d'Arc: dissociation intolérable à laquelle Dieu a mis fin au bout de cinq ans en lui envoyant Thérèse.

Le privilège de ces enfants, c'est d'être éclairés sur la Miséricorde divine bien avant d'être des saints et d'avoir chassé leurs défauts - sauf précisément ceux qui leur voileraient la tendresse de Dieu. De tels enfants se démarquent nécessairement du chemin normal de ceux qui n'ont pas reçu cette lumière, car ils sont libérés aussitôt de l'aveuglement fondamental faisant de Dieu un être à redouter plus qu'à aimer.

Il me semble que tout est là. Les adultes qui n'ont pas reçu cette grâce ont affaire à un visage divin défiguré par les théologiens et les prédicateurs sous l'effet des ténèbres du péché originel, et les plus grands saints eux-mêmes ont eu bien du mal à surmonter ces " *hallucinations d'un cœur crispé* ". "

Mais le Saint-Esprit a voulu nous offrir un remède par la manifestation progressive de Marie dont parle Grignon de Montfort, et par le message de Thérèse de l'Enfant Jésus, dont la gloire s'est répandue comme un ouragan sur le monde entier. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est la voix de l'Eglise et des Papes : " *La plus grande sainte des temps modernes* ", cette expression est de Pie XI. Pour quiconque n'a pas été préservé dans son cœur d'enfant selon le privilège dont je viens de parler, se tourner vers Marie, écouter le message de Thérèse et se mettre à son école, sont deux actes d'humilité qui permettent d'entrer rapidement et facilement dans la catégorie de ceux " qui ressemblent aux enfants ", selon la parole du Christ.

A l'intention de ces chrétiens, et plus encore des enfants eux-mêmes, si monstrueusement corrompus et " scandalisés " dans le monde actuel, Van se présente à son tour comme le " secrétaire de Thérèse " pour diffuser son message. La seule question est de savoir, pour lui comme pour Jeanne d'Arc, " si ses voix l'ont trompé " - si Jésus, Marie et Thérèse lui ont vraiment parlé, ou s'il faut brûler ses écrits comme on a brûlé Jeanne d'Arc à titre de sorcière.

Si oui, je répète qu'on le fasse. Mais si non, on ne peut pas prendre à la légère une vie qui a commencé en somme comme celle de Thérèse pour se terminer comme celle de Jeanne d'Arc. Il faut lui demander les miracles requis pour la bonne règle : le Ciel ne manquera pas de répondre à l'Eglise, et l'Eglise alors devra s'incliner en le canonisant. Car il ne faut pas contrister l'Esprit de Dieu, ni étouffer ce qui peut dévoiler son vrai Visage à nos cœurs enténébrés. Là est le risque que nous courons si l'Eglise ne le canonise pas - d'où l'importance de le faire si " ses voix ne l'ont pas trompé ". On voit que l'enjeu dépasse celui d'une canonisation ordinaire...

- III -

" Dès sa première intervention, Thérèse explique à Van qu'il a eu raison d'appeler Dieu Père plutôt que Seigneur :

" Bien qu'il soit toujours Seigneur, Il agit avec nous uniquement comme un père avec son enfant. Quant à sa Majesté divine, il ne la manifeste qu'avec les orgueilleux qui résistent à ses commandements ; je veux dire que Dieu est forcé de montrer sa Majesté envers ceux-là seulement qui n'aiment pas ses sentiments de Père... "

" Il n'y a que l'infini qui soit capable de rendre le sens du nom de Père donné au Dieu Trinité... Depuis le jour où nos premiers parents ont péché, Dieu a dû faire sentir sa colère et infliger un châtement à l'humanité. Et depuis lors, la crainte qui a envahi le pauvre cœur humain, l'a fait trembler et lui a enlevé même la pensée d'un Dieu, Père infiniment bon... Mais parce que l'homme, pauvre pécheur dominé par la crainte, n'osait plus donner à Dieu le nom de Père, Dieu lui-même s'est abaissé en se faisant homme, pour rappeler à ses frères humains l'existence d'une source de grâce que l'Amour du Père avait fait jaillir et qui continuerait à jaillir sans fin. Ensuite, de sa propre bouche, il nous a enseignés à lui donner le nom de Père.

" Oui, Dieu est notre Père, notre vrai Père, Père bien réel, et non Père adoptif tel que le décrivent beaucoup d'orateurs célèbres qui affirment : " Il n'y a que Jésus qui soit le vrai Fils de Dieu ; quant à nous, nous ne sommes que des fils adoptifs " (Autobiographie p.235).

Une mise au point s'impose ici, car Thérèse semble s'élever tranquillement contre la tradition la plus classique, et l'on pourrait tirer argument contre Van des propos qu'il lui prête s'ils paraissent " téméraires, nouveaux, offensifs des oreilles pies ", etc.

Si donc on regarde les textes du Nouveau Testament, et si l'on interroge le bon sens, on comprendra que les mots « adoption » et « adoptif » signifient tout simplement qu'il a fallu une décision divine, une décision gratuite, pour que " nous soyons appelés fils de Dieu et le soyons réellement " (1 Jn 3,1). Dans la Sainte Trinité, il n'y a pas besoin de décision pour que le Fils procède éternellement du Père, car ce mystère appartient à la nature divine - tandis que notre filiation n'appartient pas à sa nature : c'est ce que signifie le mot « adoption ».

Seulement les ténèbres du péché originel croient que la filiation adoptive est moins profonde que la filiation naturelle, et si peu qu'une telle idée s'insinue dans l'esprit humain, elle y introduit une erreur mortelle, selon laquelle nous serions moins aimés que le Fils éternel, qui seul aurait droit à l'Amour infini du Père, tandis que nous aurions des miettes de cet Amour.

Cela ne répond pas du tout à la vérité divine et à la Parole de Dieu. En effet, " bien que leurs dires soient raisonnables, affirme Thérèse, ils ne s'appuient que sur la raison humaine, sans remonter jusqu'à la raison dernière qui est l'Amour de Dieu ". Dieu n'a qu'un Amour, et il ne peut donner que celui-là. Il peut le donner plus ou moins selon les degrés établis par la Sagesse, mais c'est toujours le même Amour: une mère ne donne pas la même nourriture à son bébé de deux mois et à son fils de dix-huit ans - mais elle les aime autant l'un et l'autre.

Ainsi quand Dieu décide de révéler son Amour, il dévoile quelque chose d'infini : Il dose les effets de cet Amour sur nous, mais c'est toujours celui dont il aime le Fils. Par conséquent il voit en nous, non pas seulement des fils, mais son Fils unique, reflété en chacun selon des variétés infinies... Il faut une décision divine pour être aimé ainsi, mais cette décision étant prise, nous ne sommes pas aimés comme des fils " d'adoption " - c'est-à-dire de " seconde classe " : nous sommes fils à part entière, nous sommes un visage du Fils éternel.

Voilà ce que Thérèse dit à Van, et ce que tous les saints ont compris à travers " l'Esprit de son Fils qui crie dans notre cœur « Papa ! Aussi tu n'es plus esclave, mais fils " (Gal 4,6/7). Abba signifie exactement « Papa » - qui est devenu le Pape dans la tradition de l'Eglise.

Quant au mot « esclave », c'est celui que sournoisement notre cœur enténébré substitue au fils adoptif par opposition au fils naturel, au père adoptif par opposition au père naturel, quand nous répercutons l'enseignement traditionnel sur ce point. Thérèse dit bien, quand elle cite ces " orateurs célèbres " (qui ne sont ni St Augustin ni St Thomas mais leur écho, obscurci par l'aveuglement du péché originel): " Nous ne sommes que fils adoptifs ". Tout est dans ce ne que, qui transforme subtilement fils adoptif en serviteur, c'est-à-dire en esclave - à quoi précisément St Paul oppose son affirmation catégorique: " Tu n'es plus esclave ", écho de celle du Christ: " Je ne vous appelle plus serviteurs ".

Thérèse dit encore: " *Peut-il y avoir bonheur comparable à celui de s'aimer l'un l'autre, et de se communiquer tout ce qu'on possède ? Agir ainsi avec Dieu, c'est lui dire un merci qui lui plaît davantage que des milliers de cantiques émouvants. Si au contraire, tu es envahi par la tristesse, dis-lui encore d'un cœur sincère : « Ah mon Dieu, je suis bien triste! »... Tu peux lui*

raconter tout ce que tu veux ; lui parler du jeu de billes, des taquineries de tes camarades ; et s'il t'arrive de te mettre en colère contre quelqu'un, dis-le aussi au bon Dieu en toute sincérité. Dieu prend plaisir à écouter, bien plus, il a soif d'entendre ces petites histoires dont les gens sont trop avares avec lui. Ils peuvent sacrifier des heures à raconter des histoires amusantes à leurs amis, mais quand il s'agit du bon Dieu qui a soif d'entendre des histoires semblables, au point de pouvoir en verser des larmes, il ne se trouve personne pour lui en raconter.

Mais Dieu connaît tout ?, objecte Van

" Bien sûr ! Cependant, pour " donner " l'Amour et " recevoir " l'Amour, il doit s'abaisser au niveau d'un homme comme toi ; et il le fait comme s'il oubliait complètement qu'il est Dieu, et qu'il connaît toutes choses, dans l'espoir d'entendre une parole intime jaillir de ton cœur (c'est moi qui souligne)...

" Pour donner un baiser à son petit, un papa doit s'incliner profondément jusqu'à la portée de son visage, ou encore le prendre dans ses bras ; dans les deux cas, il doit s'abaisser... il n'y a pour l'Amour aucune difficulté à s'abaisser ainsi. La seule difficulté devant laquelle Dieu semble être impuissant, c'est de constater notre manque d'amour et de confiance en lui "

(Autobiographie p. 237).

Ainsi Van apprend à " converser tout simplement avec Dieu, comme le font deux amis. Au début, je craignais de le faire, mais dans la suite, je me suis habitué ".

Plaise à Dieu qu'il nous apprenne à son tour ce genre de commerce intime, l'admirable *commercium* dont Jésus est venu jeter le feu sur la terre. Que Van nous l'explique en détail plus encore que ne l'a fait Thérèse : cela me paraît la mission précise que celle-ci lui a confié pour prolonger l'Histoire d'une âme. Etant donné ce qu'a dit St Jean de la Croix sur le pouvoir des âmes qui parviennent à l'intimité parfaite, ce message m'apparaît vraiment comme une question de vie ou de mort.

- IV -

" Un dernier mot sur une réflexion de Van qui rejoint les Pères de l'Eglise au sujet du sens de l'Ecriture : " Je ne peux que résumer comme je l'ai fait, tout ce qu'elle m'a dit. Et bien que cette dernière rédaction ne concorde peut-être pas avec les précédentes, il reste que les pensées exprimées sont les mêmes dans chacune. Si vous constatez des différences, c'est que, chaque fois que j'écris, je me rappelle tantôt telle phrase, tantôt telle autre; et il arrive ainsi que, en me rappelant une phrase j'en oublie une autre. J'espère donc que vous porterez attention plus aux idées qu'aux paroles " (Autobiographie p. 240).

C'est exactement la conclusion à laquelle sont arrivés les premiers Pères de l'Eglise qui ont réfléchi sur l'Ecriture, en particulier St Jérôme. Et c'est aussi l'explication des rédactions variées de l'Evangile. Il s'agit en fait d'une tradition orale, avec les tâtonnements, les erreurs, les oublis et les souvenirs qui vont et viennent. Les professeurs inspirés par le démon en tirent argument contre l'Evangile. Les cœurs purs reconnaissent la voix du Bon Pasteur et constituent le troupeau des brebis infaillibles in credendo.

Abbaye N.D St Eustase
Fête de la Visitation 1997
Père Molinié, o.p.